Musinga Mwa Tiki

Couleurs Écarlates

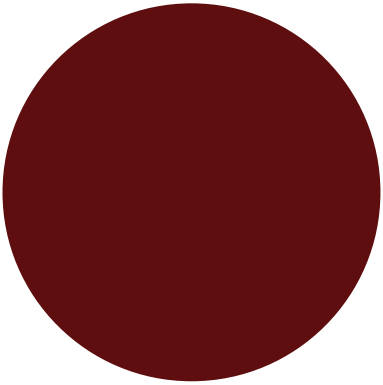
Les Maîtres du Profit et de la Destruction

VOL.1

LGA

Extrait Officiel

ekima media



Première Partie

L'Ennemi Commun

CHAPITRE I

« La bête sombre » enfermée à Fleury-Mérogis

Je suis « la bête sombre ». C'est ainsi que m'ont nommé mes ennemis mortels. J'ai fini par retrouver mes sens au bout de soixante-douze heures d'un état semi-comateux dû aux coups reçus, mais surtout à la dose de cocaïne qui me fut injectée pour donner de moi l'image d'un drogué, qui dans une crise de démence, a poignardé sa femme à mort.

Le motif de la dispute n'a intéressé personne.

Mes antécédents d'homme honnête et travailleur consciencieux n'ont pas davantage pesé sur la balance des juges et des avocats. Ils n'ont retenu qu'une chose : je suis un *ex immigré* clandestin. Pour achever de plier le cou de la « bête sombre », ils ont même prétendu que je devais mon titre de séjour à un précédent mariage *blanc*…avec une *Blanche*. Une de plus sur le tableau de chasse aussi sombre que « la bête » que je suis devenu.

Je suis incapable d'élaborer un résumé, un tant soit peu cohérent, du parcours chaotique qui m'a conduit de Dakar à cette cellule, en passant par les couloirs de l'hôpital Sainte-Anne et par ceux de mon appartement. Je ne vois que la salle d'audience du palais de justice de Paris où j'ai été présenté comme coupable de meurtre après un séjour, menottes aux poings, dans un autre centre hospitalier pour surconsommation de cocaïne. Comment aurais-je pu donner autant de coups de couteau, – seize au total –, à ma femme dans l'état de semi-inconscience où l'injection du psychotrope m'avait plongé ? Ils ont répondu que je m'étais drogué *après mon forfait.*

Dans cette chambre médicale glaciale où j'ai passé plusieurs jours véritablement assommé par l'héroïne, les médecins, à la recherche d'indices pour la police judiciaire, ont sûrement remarqué que je ne portais pas de traces de piqûres pouvant étayer la thèse selon laquelle j'étais un toxicomane. Ils ont aussi remarqué que j'avais reçu des coups qu'Amélie n'aurait jamais pu m'infliger.

Retrouvé sur les lieux de mon supposé crime, en l'occurrence mon propre appartement, inconscient, le couteau dans la main, ma culpabilité, de prime abord établie, sera plus tard remise en doute par les rapports médicaux et d'autres évidences relevées par mon avocate. Mais il faudra attendre pratiquement trois semaines pour que ces preuves soient présentées au juge. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que je passerai du statut de coupable à celui de présumé innocent.

Le 9 novembre, après ma sortie du centre hospitalier, je me suis donc retrouvé à Fleury-Mérogis, la *Grande d'Europe*, dans une pièce d'à peine 9 m² ayant pour toutes commodités, des WC, un lavabo, une table, deux chaises, un petit placard, une étagère et deux lits superposés.

Mon confort est le moindre de mes soucis. Je dois, au préalable, retrouver toutes mes capacités cognitives mises à mal par les effets de la drogue. Je dois aussi guérir des blessures générées par les coups de poings de mes agresseurs. J'ai dû répéter encore et encore les mêmes phrases aux enquêteurs qui m'ont interrogé.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. La lumière crue émanant de l'ampoule, les trois murs miteux, la porte métallique, la fenêtre et sa grille, me rappellent que je suis de nouveau emprisonné. Je dois lutter pour ne pas revenir dans ce passé vieux de dix-sept ans que j'avais fini par oublier. Des bruits de voix, des cris et même des insultes s'élèvent des cellules voisines sans pénétrer le voile de mon isolation. Pour l'heure, je suis le seul locataire de la cellule.

La routine établie fait de moi une bête obéissante qu'on lève

à 6 heures du matin à coups de bâton contre la lourde porte de métal accompagnés de la voix tonitruante du gardien. La routine incontournable m'octroie ensuite quelques minutes de préparation dans l'espace exigu, et un parcours de plusieurs mètres, plus bas, me mène dans un réfectoire glacial meublé de tables et de chaises métalliques qui pour moi sont d'un gris sombre. Là, comme tous les autres, qui pour l'heure n'ont pas pris visage d'humains, je m'installe devant un repas nommé petit-déjeuner, composé d'un café insipide, de pain, de beurre et de confiture. Aucun de ces ingrédients n'a ma préférence, mais je suis tenu de les avaler pour me maintenir en vie. Le chronomètre ici est un maître implacable qui rythme nos vies dans une orchestration que ni moi ni mes compagnons d'infortune ne pouvons arrêter.

Après un passage dans la cellule, puis un autre appel, vient l'heure de la promenade dans l'espace ceinturé de hauts murs, eux-mêmes hérissés de barbelés qui, m'apprendra-t-on plus tard, sont électrifiés. Il faudrait, au demeurant, être un tant soit peu suicidaire pour se risquer à escalader cet obstacle de béton armé qui n'offre aucune aspérité, même à la main la plus déterminée.

Je ne peux indéfiniment demeurer dans mon monde alors que la vie poursuit son cours malgré mes peines et mes blessures. Ce sont d'abord les gardiens qui m'ont contraint à quitter le confort de mes pensées chaotiques. Souvenez-vous que je suis quelqu'un de naturellement taciturne. Souvenez-vous aussi que face à une situation sur laquelle je n'ai aucune emprise, je préfère le recul et le silence. Il va sans dire que mon comportement m'a déjà valu maints commentaires caustiques et autant d'insultes, surtout de la part de deux gardiens *blancs et français de souche* convaincus de ma culpabilité. Fort heureusement, leur violence est, pour l'heure, plus verbale que physique.

C'est précisément l'un d'eux qui frappe à cet instant un grand coup de sa matraque contre la porte. Il fait coulisser la pièce de métal de l'œilleton et m'interpelle d'une voix dure et caustique :

— Eh ! le bamboula assassin, tu sors de là, en silence, sans

te faire prier et sans même croiser mon regard sinon tu goûteras de ma matraque !

Je suis déjà debout, habillé d'habits offerts par le pénitencier, car ceux que je portais lors du crime étaient couverts du sang de ma femme et font désormais partie des pièces à conviction. Les lacets des chaussures ont été ôtés et aucune ceinture ne retient le pantalon informe. À vrai dire, je ne me soucie pas de ma mise. J'abandonne la chaise sur laquelle je m'étais assis et ouvre la porte.

Le gardien se tient devant moi, l'expression peu amène, la matraque brandie.

— Bonjour monsieur, dis-je à l'homme bien plus petit que moi.

Il a en revanche plusieurs kilos de plus, même si son état général est celui d'un homme ayant une hygiène de vie stricte. Son poids est sûrement dû à un entraînement l'ayant doté de muscles qui, sans être impressionnants, peuvent susciter quelques craintes de la part de ses potentiels adversaires. Je n'en suis pas un et nullement je ne redoute cet homme malgré ma situation précaire et ma faiblesse temporaire. J'ai noté que les surveillants de ma division sont loin d'être commodes et la plupart jouissent d'une forme physique à la hauteur, sans doute des *cas sociaux* échoués dans les cellules.

Celui qui doit m'escorter s'appelle Souchard. Sa réponse à ma salutation montre le peu de considération qu'il m'accorde. Et il me dit, ou plutôt, il vocifère à mon intention :

— Ta g***** ! Boucle-la ! Je te fais tabasser dès ce soir pour t'apprendre à respecter tes maîtres ! Bouge ton c** ! Il y a un de tes frères bamboula, soi-disant avocat, qui veut te voir. Mais tu ne vas pas y échapper bougre de nègre ! Avance !

Il ne me donne guère le temps de lui obéir et déjà il me pousse avec sa trique. Dans un combat à mains nues contre ce quarantenaire je le battrai comme plâtre. Dix-sept ans plus tôt, alors que j'étais exploité dans ce réseau d'immigrés clandestins, mon impuissance m'avait tant traumatisé que je décidai de ne

plus jamais être dans une forme physique désavantageuse. C'est ce qui a motivé mon inscription, dès que j'en ai eu les moyens, dans un club d'arts martiaux. Mais peu de personnes de mon entourage sont au courant de mon assiduité et de ma hargne à pousser toujours plus loin la maîtrise des combats d'auto-défense. M. Souchard, tout *baraqué* qu'il soit, n'aurait pas tenu face à un seul coup de poing de ma part.

Ignorant la voix haineuse et la pression du bâton sur mes épaules, je serre les mâchoires tout en lui obéissant. J'entends nettement les voix des autres détenus. Leurs portes sont ouvertes alors que la mienne demeure fermée toute la journée. Ce surveillant et son complice m'ont sûrement réservé un traitement spécial avec l'accord tacite des autres gardiens. C'est ainsi que j'analyse la situation, sans me douter que je suis encore très loin des vérités impensables qui vont m'être dévoilées au fil des jours et des semaines. Mais, pour l'heure, je suis effaré par cette découverte.

Je décide de regarder enfin ces codétenus qui me sont encore inconnus. Je suis surpris de voir que la plupart des visages m'offrent une expression avenante et deux d'entre eux me lancent même des salutations auxquelles je ne sais pas répondre.

— Vos g****** les gars !

Tout en disant cela, Souchard frappe sa matraque contre les portes ouvertes et reçoit de la part des prisonniers une réponse à peine polie. Je suis médusé d'entendre des propos discourtois émis par un détenu. Le surveillant établit son autorité en les menaçant d'un passage devant la commission de discipline pour comportement agressif.

Notre marche nous conduit dans un parloir où doit sûrement m'attendre l'avocat en question. Je suis profondément stupéfait de bénéficier d'une telle aide, d'autant plus que je n'ai eu, jusqu'alors, aucune possibilité pour informer les miens.

Tandis que je subis les contrôles de rigueur avant d'être dirigé vers une petite salle occupée par deux personnes, de nombreuses questions se bousculent dans ma tête.

Je ne pensais plus revoir ce visage de toute ma vie ! Pourtant, il est là, à me sourire comme s'il m'avait quitté la veille. Il me regarde comme si j'étais un être important dans sa vie et non pas un homme accusé du meurtre de sa femme, réduit à sa plus simple expression. Il est là, à moins de deux mètres de moi, et la seule pensée qui traverse mon pauvre cerveau est que les années n'ont pas eu d'emprise sur lui. Il arbore le même visage racé de Maninka presque aussi grand que moi. Son regard a gardé la même clarté, tout comme cette expression indéfinissable qui fait de lui une énigme que je peine toujours autant à résoudre.

Sory Kamara me tend la main et je lui cède la mienne dans un geste machinal. Il a bien noté mon étonnement et je demeure sans réaction, même quand il me donne une accolade et m'invite à m'asseoir face à lui et son collègue.

Il m'avait sauvé d'une mort certaine. Il m'avait ensuite aidé à obtenir un passeport et s'en était allé sans rien demander en retour de ces deux gestes qu'aucune richesse en ce monde n'aurait pu compenser.

Il est sans doute temps de quitter mon royaume d'ignorance pour affronter cet homme à qui je dois bien plus que la vie.

— Bonjour Jibril ! Je te sais très surpris de me voir ici. Je vais répondre à toutes tes questions. Mais permets-moi de te présenter ton avocate. Voici Maître Bello-Maïgari. Elle a accepté de se charger de ta défense.

Même les intonations de sa voix n'ont pas changé. Il s'est adressé à moi sur un ton chaleureux et rassurant.

Toujours silencieux, je me tourne vers la dame ainsi nommée et je subis un deuxième choc. Deux prunelles dorées comme de l'or liquide m'observent sans un sourire sur le visage qui les arbore. J'ai rencontré des femmes dans ma vie. J'en ai côtoyé de belles, de très belles, mais aucune d'elles ne m'avait préparé à la vision que m'offre maître Bello-Maïgari. Jamais encore je n'avais contemplé une telle perfection physique. Profondément ébranlé, secoué dans mes convictions, expulsé de ma douleur de veuf inconsolable, je suis comme privé de volonté. C'est

encore Sory Kamara qui sauve la situation en confiant à la jeune femme :

— Jibril est très peu bavard et tout ce qu'il a subi n'a pas amélioré les choses. Allons ! mon ami, salue au moins Maître Bello-Maïgari.

— Bonjour, Maître, dis-je finalement d'une voix rauque et bien mal assurée.

— Bonjour M. Kane. Avez-vous tué votre femme ?

Je suis définitivement dans le registre des inédits puisque je dois aussi reconnaître que jamais je n'avais entendu de voix féminine ni aussi grave ni aussi froide. J'en suis à m'étonner qu'une telle perfection physique ne soit pas accompagnée de qualités féminines que nous autres, les hommes, apprécions. Avec sa question abrupte et directe, Maître Bello-Maïgari me plonge définitivement dans la réalité. Celle-ci me rattrape impitoyablement et je dois accepter un fait : Amélie est morte, assassinée par des inconnus. Mais c'est moi qui suis accusé de son meurtre. Une dame qui se dit mon avocate vient de me placer devant cette évidence. Je lève les yeux et soutiens calmement le regard glacial de l'avocate.

— Je n'ai pas tué ma femme, dis-je finalement avec une fermeté qui me vaut un sourire sympathique de la part de Sory Kamara.

Je me demande si l'initiative de cet homme est aussi désintéressée et surtout bonne pour moi. Comme s'il avait perçu mon désarroi, il s'empresse de dissiper les zones d'ombre en me confiant enfin les détails indispensables à ma compréhension du drame dans lequel je suis pourtant le personnage principal.

— Maître, permets-moi de donner quelques informations à Jibril. Il ignore encore tout de ce qui se passe. Mon vieux, il va falloir que tu fasses preuve de la même détermination que celle qui t'a conduit hors de ce réseau clandestin. Ne te fais pas de souci. Hari est au courant de tout. Avant d'aller plus loin, sache aussi qu'elle a travaillé avec moi et d'autres confrères pour le démantèlement dudit réseau. Je suis avocat. Tu sauras

bien plus avec le temps. Je vais au plus pressé. Tu es accusé d'un meurtre que tu n'as pas commis. Hari le sait et sa question était une pure formalité. À présent, tu te demandes comment j'ai pu savoir ce qui t'arrive. L'affaire est devenue une affaire d'État et tous les journaux en parlent. Tu es coupé du monde et ne sais donc pas que ton visage est affiché partout comme celui d'un assassin. Rassure-toi, dès que nous avons pu obtenir les résultats de l'enquête préliminaire, nous avons fait le nécessaire afin que ta photo ne soit plus systématiquement montrée. Ces éléments sont déjà chez le juge chargé de l'affaire. La famille de ta femme est très influente et le battage médiatique est initié par ton beau-père. En ce qui concerne ta famille, je me suis assuré que tes parents soient informés et ne se fassent pas trop de souci. Ton amie Marlène Duchêne a déjà été entendue par la police. Il en est de même pour tes anciens compagnons de l'Allée du Moutier. Sache que tu bénéficies du soutien total de toutes ces personnes qui croient en ton innocence. Je ne peux pas te défendre parce que ma spécialité est le droit des affaires. Hari est notre avocate dans le pénal et elle n'a jamais perdu un seul procès. Alors fais-lui confiance.

Maître Kamara s'est tu au bout de cette longue explication. J'exhale un grand soupir. Celui qui est pour moi plus qu'une connaissance me place, une fois de plus, au cœur de ma vie. Je dois impérativement retrouver mes capacités d'analyse et commencer un double travail de deuil et de quête de la vérité. Amélie, mon Amélie est morte. Amélie m'a été arrachée cruellement et brutalement. Il me faut découvrir pourquoi ma femme a été tuée. Je dois avant tout reconstituer mon parcours depuis Dakar jusqu'à mon appartement. Je dois comprendre comment je me suis retrouvé dans ce dernier avec Amélie.

Les souvenirs me viennent par vagues successives. Il me faut reconstituer toute la trame du drame avant de pouvoir agir. L'aide offerte par Sory Kamara est inespérée. Même si je ne comprends qu'imparfaitement les raisons qui poussent cet homme à me porter secours, je n'ai pas d'autre choix que de

lui faire confiance. Par deux fois, il m'a tiré de situations sans issue. Je ne doute donc pas de sa bonne foi. Au demeurant, j'ai développé mon intuition avec les années. Celle-ci m'incite à collaborer avec Kamara et avec la glaciale Hari Bello-Maïgari. Curieusement, ma priorité pour le moment, est de connaître le pays d'origine de cette dame qui m'observe toujours avec une attention bien incommodante.

Je suis Jibril Omar Kane et je ne me laisse jamais longtemps intimider ni décourager. Je retrouve aussitôt mon caractère frondeur et décoche à cette beauté froide l'un de mes sourires, avec la bonne dose d'ironie qu'il faut, pour la déstabiliser. Elle me retourne une tranquille assurance et lève à peine ses sourcils pour marquer sa réaction.

— Puis-je savoir votre pays d'origine ?

Ma voix est calme et ma question claire. Maître Bello-Maïgari me dévisage et répond tout aussi laconiquement :

— Cameroun.

— Impossible ! dis-je d'un ton catégorique.

Hari Bello-Maïgari montre son premier émoi en fronçant les sourcils et réplique sèchement :

— Qu'en savez-vous ?

— Alors vous êtes métisse !

— Elle est Camerounaise de père et de mère… mais elle est aussi à moitié nigériane.

L'intervention de Sory Kamara finit de détendre l'atmosphère tendue depuis le début des échanges. Il accompagne ses paroles d'un sourire réconfortant.

— C'est donc le Nigéria qui doit prévaloir dans votre morphologie.

Maître Kamara se met à tousser tandis que maître Bello-Maïgari m'adresse enfin un premier sourire. Il est loin d'être amical.

— Tous les Camerounais ne sont pas Émile, M. Kane. Alors n'insultez pas ceux de mon pays pour le comportement d'un seul de ses ressortissants.

La réplique de maître Bello-Maïgari me ramène dans ce passé lointain qui s'incruste dans mon présent sombre comme si les réponses à mes questions y étaient contenues. Je suis désolé qu'elle se soit méprise sur mes paroles. Je ne lui dénie pas ses origines par rapport au comportement d'Émile, alias Toto4. Je refuse simplement, de manière naïve je l'avoue, qu'une telle beauté soit née au Cameroun. Je n'ai de ce pays aucune connaissance, mais je sais que ses habitants, pour la majorité d'entre eux rencontrés en France et ailleurs, ne sont pas dotés de traits aussi fins. Je suis sans doute dans une fragilité émotionnelle particulière et ma réflexion est loin d'être profonde. Maître Bello-Maïgari daignera me le pardonner. Je m'empresse d'ailleurs de le lui dire :

— Je suis désolé pour cette méprise, Maître. Et pardonnez-moi mon attitude. Je ne pensais pas qu'une Camerounaise puisse être aussi… avenante… disons aussi… enfin, vous ressemblez plus à une Sahélienne, je dirai même à une Peule ou à une Berbère.

J'ai droit à un sourire chaleureux.

— M. Kane, vos connaissances géographiques sont bien médiocres. Sachez que le Cameroun est habité, dans sa partie Nord, par des Peuls. Je suis Peule, comme vous.

La nouvelle me laisse sans voix pendant plusieurs secondes. Est-ce pour notre appartenance à un même peuple que cette dame a accepté de me défendre ? Sory Kamara, comme toujours, a vu mon trouble.

— Hari est bien peule et c'est l'une des raisons qui l'ont incitée à se charger de ton dossier. Tu découvriras l'autre plus tard si elle juge nécessaire de te la confier. À présent que les présentations sont faites, revenons à notre affaire. Maître, je te laisse procéder. Le temps de notre consultation est bientôt écoulé.

— M. Kane, cette visite était destinée à vous rencontrer et à recueillir votre première déposition. Recevez, avant tout, nos condoléances pour la perte de votre femme. Je ferai ce qui est en mon pouvoir pour obtenir votre libération avant le procès.

Comme Sory vous l'a dit, les premiers résultats, déposés au bureau du juge, montrent que vous ne l'avez pas tuée. Je dois néanmoins vous poser quelques questions afin de compléter mon dossier. Tout d'abord, comment êtes-vous traité ?

Je suis enfin au cœur de ma tragédie. Je me dois d'être précis et ne montrer aucune faiblesse puisque personne ne me reconnaît le droit de pleurer Amélie à l'envi. Maître Bello-Maïgari est précise et ne s'embarrasse pas de formules superflues. Je prends le pli et lui réponds en toute franchise :

— Je n'ai pas à me plaindre. À vrai dire, je passe le plus clair de mon temps dans ma cellule. Je bénéficie de soins simples par rapport à mes blessures.

Elle hoche la tête et reprend l'interrogatoire.

— D'après le rapport de police, vous ne vous souveniez pas de grand-chose. Est-ce toujours le cas ?

— Ils étaient cinq dans l'appartement. Je n'ai pas eu le temps de me défendre ni de défendre ma femme…

— Attendez ! Vous venez de dire qu'ils étaient cinq ! Pourquoi n'avez-vous pas donné cette information à la police ?

C'est la réaction de Maître Bello-Maïgari qui me fait prendre conscience que je viens de retrouver une partie de mes souvenirs. La découverte augmente d'un coup ma détermination. J'entreprends de mieux ordonner mes idées. Je me retrouve alors à nouveau dans le vestibule faiblement éclairé de mon appartement. Je soutiens Amélie d'une main et de l'autre j'ouvre la porte. Sans la lâcher, j'en suis à rabattre le battant quand je reçois un coup sur la tête. Je me revois titubant et poussant un juron. J'entends surtout le cri de frayeur de ma femme. Je vois cinq silhouettes sous la lumière de l'entrée. Ils ne m'ont pas donné la possibilité de reprendre mes esprits. Deux autres coups simultanés, l'un au dos pour me faire tomber et l'autre sur la tête, m'achèvent. Là s'arrêtent mes souvenirs que je m'empresse de confier aux deux avocats silencieux et aussi fébriles que je dois l'être.

Le fait est que, depuis ma reprise de connaissance, je n'ai

cessé de répéter la même chose aux enquêteurs, à savoir que je ne me souvenais de rien. Le médecin de la prison m'ayant reçu, m'a confié qu'il est normal de perdre une grande partie de mes souvenirs liés aux évènements récents. Le traumatisme subi est assez important pour créer cette amnésie temporaire. Et là, dans cette pièce glaciale, je revis les derniers instants de vie d'Amélie. J'ai terriblement mal. Je ferme les yeux et me laisse envahir par la scène.

Amélie !

Je suis soudain pris de tremblements et tout d'un coup je me lève, incapable de supporter la nouvelle vision qui occupe à présent ma pensée : Amélie allongée dans son sang, la poitrine et la gorge perforées. Elle n'a pas eu le réflexe de clore ses yeux si beaux et si verts. J'entends quelqu'un hurler. J'entends ce cri dément qui ébranle la pièce. J'entends le bruit des pas, des voix. Des mains sur moi me font réaliser que cet homme qui exprime sa souffrance comme une bête mortellement blessée c'est moi, Jibril Omar Kane. Lorsque je reprends conscience, je suis allongé sur la couche étroite de l'infirmerie. De nouveau placé sous sédatifs et menotté à la barre du lit, je réalise que je suis bel et bien en prison pour le meurtre d'Amélie Kane née de Greyfié de Bellecombe.

CHAPITRE II

De « la bête sombre » au présumé innocent

Les trois jours passés à l'infirmerie m'ont permis de réaliser l'ampleur de ma misère aussi bien morale que physique. Diminué par ces blessures qui peinent à guérir, je subis en outre deux interrogatoires exténuants.

Maître Bello-Maïgari a certainement révélé à la police une bonne partie de ma confession. Et ces deux inspecteurs nommés Berne et Gélin m'ont de nouveau entendu durant ce qui m'a semblé être des heures. Ils posent toujours les mêmes questions, reviennent à des détails qui ravivent ma douleur et ne se préoccupent ni de mon état de santé ni de mes émotions. Il leur faut des réponses et peu importe la manière pour les obtenir.

Je dois sans doute m'estimer heureux que mes assaillants et assassins d'Amélie m'aient frappé parce que ceux-ci ne se seraient nullement privés de m'administrer quelques coups pour obtenir des aveux. Mais je ne peux avouer un meurtre que je n'ai pas commis. Même allongé sur ce lit dur, inconfortable, je dois supporter les menaces de Souchard et de son comparse Monge.

Le médecin pénètre dans la pièce contenant une dizaine de lits dont seuls trois sont occupés. Sur celui situé à ma gauche gît un jeune homme d'origine maghrébine au visage truffé de balafres, probablement récoltées au cours d'une rixe. Il a en plus le pied gauche et le bras droit plâtrés. Il a crié une bonne partie de la nuit et proféré un nombre incalculable de menaces contre des adversaires invisibles. Il a fallu l'intervention de l'infirmier

et des gardiens pour le calmer. À ma droite, allongé sur le dos et non menotté, comme nous le sommes le Maghrébin et moi, un homme à la carrure imposante a le visage tourné vers moi. Je ne le découvre que ce matin. Il ne semble pourtant souffrir d'aucun mal.

Nos regards se croisent et il m'adresse un sourire que je suis incapable de lui rendre. Soudain gêné, je me détourne. Fort heureusement, le médecin commence sa ronde par moi.

— Alors M. Kane ! Comment allez-vous ? Avez-vous besoin d'un calmant ? Vous êtes-vous souvenu d'autre chose ?

Tout en posant ces questions, le médecin jette un coup d'œil rapide sur ma blessure à la tête. Ils m'ont entièrement rasé le crâne. La profonde entaille a nécessité plusieurs points de suture. L'hématome sur mon dos s'est considérablement résorbé. Je lui réponds et refuse qu'on m'administre un autre sédatif. Je commence à croire que ces anti-douleurs ralentissent ma capacité de penser et n'aident pas à ma concentration. Le praticien ne s'attarde pas et passe au Maghrébin qui l'accueille avec des plaintes bien légitimes, du moins, vu son état.

Le docteur a terminé ses consultations. En quittant la pièce, il s'immobilise au pied du lit de l'inconnu et s'incline pour le saluer avant d'échanger des propos à voix basse. Leur conciliabule dure plusieurs minutes au cours desquelles mon attention est sollicitée, à la fois par cette conversation insolite et par le non moins étrange comportement de mon voisin d'infortune qui s'acharne sur ses bandages d'un air résolu. Le médecin s'est tourné, l'instant de quelques secondes, vers ce prisonnier incommode. Je suis surpris quand il lui adresse un sourire accompagné d'un hochement de tête. Je n'ai pas fini de m'interroger sur ces scènes que le praticien s'éloigne vers la sortie.

De plus en plus intrigué mais néanmoins vigilant, j'entends des voix qui s'élèvent de l'autre côté de la porte demeurée entrouverte. Deux hommes pénètrent brusquement dans l'infirmerie et comme le médecin, ils marquent la pause devant le lit

de l'inconnu qui, d'un geste leste, se redresse, confirmant mon évaluation précédente : il est imposant et sa pratique des sports de combat est avérée. Ses cheveux intégralement blonds sont taillés courts. Il est le premier à s'exprimer. Sa voix ajoute à son physique une touche supplémentaire de respect qui incite chaque humain raisonnable à ne surtout pas le contrarier.

— Je ne peux pas vous laisser celui-ci, les amis !

En libérant cette phrase laconique sèchement et gravement, son regard bleu d'acier s'est figé sur moi. Je ne veux livrer aucune épreuve de force avec cet homme-là ! Je m'empresse de diriger mon attention sur les nouveaux venus. L'appréhension me gagne lorsque je reconnais Souchard qui ne cache ni son mécontentement ni sa colère. Je dois fournir des efforts pour comprendre ce qui se trame contre ma vie. J'ai à peine formulé cette pensée secrète qu'un fait nouveau me plonge dans la confusion : le Maghrébin vient de se défaire de ses plâtres. Il ne semble souffrir d'aucune blessure grave, mis à part les ecchymoses probablement récoltées au cours d'un assaut.

— Eh ! Aberkane ! Tu restes couché autrement je te casse le bras pour de bon ! vocifère l'accompagnateur du gardien Souchard.

C'est la première fois que je vois ce geôlier. Il m'apparaît encore plus antipathique que le premier. Adepte de la musculation, il arbore ses pectoraux tel un lutteur sur un ring.

— Vous ne respectez pas nos accords, mes amis, dit l'inconnu à présent debout face aux deux gardiens qu'il domine aisément.

J'ai vraiment du mal à comprendre cette nouvelle donne où un prisonnier peut imposer son point de vue à ceux qui sont censés le surveiller et lui dicter la marche à suivre.

— Chef Kaouzar[1] ! nous sommes très embêtés sur ce coup. Ce *négrillon* a commis un crime impardonnable. Tu ne peux

1. La phonétique du mot donne cette prononciation. Ce n'est bien plus tard que j'en saurai l'orthographe exacte, ainsi que sa signification.

pas le protéger. Il faut qu'il paie !

— Grandjean mon vieux, tu parles en ignorant. Ce jeune homme n'a tué personne et nous le savons tous ! Alors, pour une fois, n'essaie pas de comprendre. De toute façon tu es trop obtus pour saisir les enjeux de cette accusation. Vous ne le ferez pas ici. Pourquoi crois-tu, sacrée tête de mule, que je me sois déplacé pour gésir sur ce fichu lit qui me brise les os ?

À l'appréhension, à la peur, à l'étonnement et à mes doutes est venue s'ajouter une admiration pour le moins déplacée envers cet inconnu qui s'exprime en français d'une façon totalement inédite. Malgré moi, je me redresse sur mon séant et fixe enfin un regard intéressé sur Chef Kaouzar. Il choisit ce moment pour se tourner vers moi. Je suis contraint de soutenir enfin la lueur de ses pupilles bleu de glace. Jamais un regard d'Homme ne m'a paru aussi froid, incommodant tout en reflétant une indéniable compréhension pour ma situation. Je suis assez lucide pour comprendre enfin que ce prisonnier hors norme est là pour « sauver ma peau ». Il n'est pas le seul. Car, surgissant à ma gauche, bien à l'aise sur ses jambes et le bras libéré de son bandage, se tient le nommé Aberkane. Je réalise alors qu'il a adopté une position sans équivoque ; celle d'un garde du corps : le mien.

— Mais Chef Kaouzar ! Te rends-tu compte que tu vas provoquer une véritable guerre ici et dehors si tu continues à le protéger ? Bon sang ! Pourquoi ? Il s'agit d'un *nègre* qui ne sait pas où est sa place ! rugit Grandjean.

Tout en prononçant ces paroles, il marche vers moi avec la ferme intention de me signifier « où est ma place ». Son initiative ne plaît pas à Chef Kaouzar qui d'un geste de la main lui intime l'ordre de s'arrêter. Encore plus ébranlé, je vois le gardien obéir. Comme Souchard, il me foudroie du regard.

— Mes amis, vous savez à quel point j'ai en horreur la répétition, les menaces et l'usage de la force. Laissez Kane tranquille.

— Impossible, Chef Kaouzar ! riposte Souchard.

— J'ai reçu hier quelques nouvelles fort réjouissantes sur

l'état de santé de nos oncles communs. Le premier se remet d'un malaise cardiaque consécutif à sa trop grande propension à abuser des bonnes choses. Le deuxième a échappé de justesse à un accident mortel. Quant au dernier, j'aie ouï-dire qu'il se bat vaillamment contre sa maladie chronique. Alors, choisissez mes chers amis : lequel de ces oncles pourrait assurer votre survie si je décide de vous démontrer, une fois de plus, que je suis dans ces murs par ma seule volonté et que j'en sortirai quand je l'aurai décidé ?

Un silence s'est établi après que Chef Kaouzar s'est tu. L'embarras et la colère des deux gardiens sont visibles. Un ricanement s'élève, émis par M. Aberkane que je découvre soudain, appuyé contre mon lit, les bras nonchalamment croisés, les yeux rivés sur Souchard et Grandjean neutralisés.

— Il va se faire casser la g***** dès ce soir et tu ne pourras pas le sauver de la bastonnade qui l'attend. Nous sommes nombreux ici à vouloir sa tête ! réplique finalement Grandjean d'un air satisfait.

Chef Kaouzar acquiesce, comme si l'information ne revêt aucune importance à ses yeux. Mais pour moi, elle a l'effet d'un impact reçu en pleine poitrine car je comprends que je suis l'homme qui va recevoir les coups dans la soirée. Je veux manifester mon indignation mais échoue à me lever, terrassé par un malaise. Aberkane, à l'affût, se penche sur moi. Je ne sais d'où il sort le flacon au verre opaque qu'il me tend en me disant d'une voix pressante :

— Eh ! Jibril ! Bois ! Ça va te faire du bien !

— Éloigne-toi de lui Aberkane ! Et donne-moi cette fichue drogue ! hurle Souchard en esquissant des pas vers nous.

Malheureusement pour lui, Chef Kaouzar est sur son chemin et l'arrête dans son élan :

— Tu sais l'ami qu'il ne s'agit pas de drogue ! Kane ! Obéis et vide ce flacon si tu tiens à ta vie !

Je suis comme privé de volonté. Il se livre là un combat indescriptible entre quatre hommes qui, pour des raisons m'étant

encore inconnues, s'affrontent pour et contre ma vie. Je dois agir vite et choisir un camp. J'avoue qu'aucun d'eux ne m'inspire confiance. Je dois reconnaître qu'ils me sont antipathiques et l'admiration ressentie pour Chef Kaouzar a cédé la place à la méfiance. Que dire du nommé Aberkane ? Il me tend le flacon, le sourire aux lèvres, le visage presque harmonieux s'il n'avait arboré deux cicatrices, l'une sous l'arcade sourcilière et l'autre sur la pommette gauche.

— Écoute, Jibril ! On n'a pas beaucoup de temps ! Chef Kaouzar et moi on est là pour toi. Avale tout ce qu'il y a dans la bouteille. Tu vas retrouver tous tes sens et comprendre enfin que ta p***** de vie est en danger !

Je saisis le flacon. Inutile de réfléchir plus longtemps. Je croise de nouveau le regard de Chef Kaouzar et ce que j'y lis est assez clair pour m'inciter à vider le contenant sans plus m'interroger. Je l'ai à peine fait que je sens une pression sur ma poitrine. C'est le Maghrébin qui l'exerce pour m'inciter à me rallonger sur le lit. Je n'ai ni la force et encore moins la détermination pour résister. Une seule pensée me traverse l'esprit tandis que je sombre dans le néant : ils m'ont finalement tué.

CHAPITRE III

Du présumé innocent à l'homme à abattre

Je retrouve tous mes souvenirs dès que je reprends conscience. Mes sens sont à nouveau en état d'alerte. Les premiers constats que j'établis sont les suivants :

La « drogue » donnée par Aberkane ne m'a pas tué.

Je ne suis plus à l'infirmerie mais dans ma cellule, allongé sur le lit du bas, enveloppé dans une couverture bien chaude.

Je n'ai nul besoin de vérifier que je suis de nouveau en pleine possession de toutes mes capacités, aussi bien physiques que cognitives.

Aberkane est dans ma cellule, je ne sais par quel miracle.

Ou plutôt si.

Le miracle porte un nom : Kaouzar.

Je fronce les sourcils, mécontent de devoir mon bien-être à cet inconnu qui tord les lois carcérales à son bon vouloir. Bien que je sois satisfait d'avoir vu l'impuissance des gardiens face à ce phénomène, je ne peux m'empêcher de développer un soupçon légitime envers l'homme et son comparse.

Mon attention revient naturellement sur le Maghrébin couché dans le lit du haut. Je l'entends parler, non pas en français, mais dans sa langue. Je pense que ce nouveau compagnon fait preuve d'une insouciance admirable eu égard à notre condition de prisonniers. J'ignore la nature du crime qui lui vaut de partager ma cellule mais j'ai hâte de l'écouter afin qu'il m'explique pourquoi lui et Chef Kaouzar ont entrepris de me venir en aide. Je peux enfin donner une explication plausible à la présence de

Souchard et de Grandjean à l'infirmerie : ils y étaient pour moi. Ils y sont venus avec la ferme intention d'attenter à ma vie, ou du moins de permettre à un troisième complice de me l'ôter avec leur accord qui, bien entendu, n'aurait jamais été établi. Je suis à présent assez lucide pour estimer à sa juste valeur l'intervention de Chef Kaouzar. Je dois également admettre que la mixture donnée par Aberkane est d'une efficacité incontestable.

S'il s'agit d'une drogue, alors elle est fort bien élaborée puisque je ne ressens aucun effet secondaire. Bien au contraire, la potion semble plutôt avoir réparé mes défaillances aussi bien physiques que mémorielles. J'ai de surcroît l'agréable impression que ma réflexion est plus profonde et mes capacités de déduction améliorées.

Mes pensées continuent de s'enchaîner dans le bon ordre. Je suis surpris de n'éprouver aucune douleur à l'évocation d'Amélie. Ces souvenirs atroces que j'avais occultés, aidé par la cocaïne qui me fut inoculée, m'ont de nouveau assailli sans susciter ni rejet ni cris de ma part. Les mains derrière la tête, les yeux fixés sur le sommier du lit supérieur, je reconstitue enfin mes moindres déplacements depuis Dakar jusqu'à mon appartement à Paris.

J'ai dû malgré moi bouger ou même gémir sans en prendre conscience. C'est la voix d'Aberkane qui me sort de ces évocations pénibles. L'instant d'après, il est accroupi devant mon lit.

— *Ça va mon frère ?*

Hein ! Qui est son frère ? je me pose la question non sans ironie avant de replacer l'appellation dans mon quotidien d'immigré. Maghrébins et Africains subsahariens emploient volontiers les mots *frère* et *cousin* pour s'interpeller dans un contexte occidental où les clivages sociaux sont d'une violence inouïe. Souvent verbale et psychologique, parfois physique, cette brutalité connue par tous les immigrés de mon continent nous oppose sur des questions identitaires liées à la couleur de nos peaux. Être appelé *frère* par un Maghrébin qui des heures plus tôt m'a sûrement sauvé la vie me met, je l'avoue, du baume au cœur.

J'ai grand besoin d'un ami, ou du moins d'une oreille à qui confier mes premières peines, clamer mon innocence pour enfin entendre quelqu'un me dire : *« Je te crois, Jibril. Tu n'as pas tué ta femme. »* Alors, naturellement, sans que j'aie à me forcer, je lui réponds :

— Oui, *mon frère*, tout va bien. Merci pour ton aide.

Ma voix est rauque et je la trouve légèrement tremblante. Aberkane pousse un soupir de soulagement et se relève. Il s'éloigne et revient vers moi pour me tendre un autre flacon. Lentement, je me redresse et m'assois sur le lit. Devant mon hésitation, il me dit :

— *Woullah !* Toi t'es pas physionomiste pour un dinar ! Tu crois que je risque ma vie pour tes beaux yeux ? Non *mon frère* ! Je rembourse la dette de ma famille ! Alors bois pour guérir définitivement. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces. Kaouzar t'a sauvé la vie, mais il ne peut pas empêcher ces fils de p**** de te fracasser la tête. Alors tu bois et t'arrêtes de pleurnicher comme une fille. T'as pas tué ta femme, on le sait sinon Kaouzar ne serait pas intervenu pour toi. Alors tu bois vite parce que j'ai pas fini de te causer là !

En dépit de la situation, un sourire m'échappe. Je crois cet homme.

— J'ai dormi combien de temps ?

Je pose la question en récupérant le flacon.

— Presque un jour. Il le fallait pour te soigner.

— Un jour ! Et quelle heure est-il ?

— Nous sommes le 5 décembre et il est 17 heures. Bois !

— J'ai assez dormi !

— Ce n'est pas pour que tu dormes ! Tu dois rester éveillé je te dis ! L'attaque est pour ce soir. Tu ne sais pas ce que Kaouzar a fait pour qu'on te transporte ici et que je vienne dans ta cellule. Mais nous ne pouvons pas empêcher la bagarre, mon frère. Alors bois !

— Ils vont m'attaquer ce soir ? Ici ?

— Ce soir oui. Mais pas dans ta cellule. Souchard et Grandjean

vont venir te chercher pour ta douche. Ils l'ont décidé. Alors bois d'abord. Ils ne vont pas tarder.

— Tu seras aux douches avec moi ?

— Oui, mon frère. Mais je ne pourrai pas t'aider. Personne ne pourra t'aider. C'est le *deal* pour t'avoir sauvé une fois. Alors débrouille-toi pour rester en vie. Ils seront trois ou quatre. Deux gangs : les Tondus et les Baraqués. *Woullah !* mon frère, vraiment désolé. Mais on a fait ce qu'on pouvait. Même Kaouzar a dû s'incliner. Alors bats-toi jusqu'à la fin. Bats-toi !

Comment décrire ce que je ressens ? Comment nommer avec précision les émotions qui m'envahissent après les explications d'Aberkane ? Je comprends que j'ai simplement bénéficié d'un maigre sursis grâce à l'intervention de Kaouzar. Celui ou ceux qui me veulent mort sont apparemment très puissants, bien plus que mon sauveur inconnu. Je suis si loin de saisir les véritables causes de cette chasse à l'homme dont je suis la cible ! Les mots de Chef Kaouzar me reviennent à l'esprit. Il m'a déclaré innocent en disant clairement à Grandjean qu'il ne pouvait pas comprendre les raisons du meurtre de ma femme. Ceci suppose qu'il connait, sans aucun doute possible, l'identité des véritables tueurs. D'un geste sûr, je vide le flacon. Je note la saveur sucrée du breuvage sans m'attarder davantage sur son éventuelle composition.

Aberkane hoche la tête quand il me reprend le récipient vide avant de le dissimuler dans un sac. Du fond de celui-ci, il ramène deux sandwichs qu'il déballe et m'en tend un.

— Pose pas trop de questions, mon frère. Si tu survis à ta mise à mort, alors tu vivras cent ans ! *Inch'Allah !*

— *Amin !*

Ma réponse est ironique et contre toute attente c'est moi qui éclate de rire. La situation dans laquelle j'évolue m'apparaît alors dans tout son irréalisme. Quelques jours plus tôt, j'étais dans un parloir avec Sory Kamara et une avocate aux yeux de chat nommée Hari Bello-Maïgari. L'image de cette agréable créature occupe ma pensée tandis que je mords dans mon sandwich. Le

rire d'Aberkane fait écho au mien. Il me gratifie d'une accolade réconfortante.

— *Woullah*, mon frère ! J'ai dit que je ne peux pas t'aider mais je viens de décider que je vais le faire ! Tu as sauvé ma sœur de trois déshonneurs. *Sur la tête de ma mère !* Toi tu as peut-être oublié mais nous on n'a pas oublié.

Mon pain au thon-mayonnaise à la main, je me tourne vers Aberkane. Je remonte dans mes souvenirs, pour trouver la trace d'un acte aussi héroïque. Il est bien là mais je n'ai aucune envie d'en discuter avec lui. Calmement, j'affirme qu'il doit sûrement me confondre avec quelqu'un d'autre. Sa réponse est sans équivoque :

— À l'époque tu habitais Allée du Moutier à Saint-Ouen. Tu revenais de ta salle de sport quand tu as sauvé ma sœur, Karima. Mais P***** de M**** comment tu peux oublier ? Vous dites que c'est nous les racistes mais toi mon frère tu n'as même plus appelé mes parents qui te considèrent comme leur fils…

— Attends ! Mais inutile de jurer ! Vous les Maghrébins êtes trop grossiers et vulgaires pour un rien ! Pas besoin de jurer… je te présente mes excuses. C'est qu'après cet incident j'ai connu des périodes très difficiles dans ma vie…

— Alors tu te souviens de *nous* ? Et tu ne m'as même pas reconnu ?

— *À l'époque* tu ne portais pas ces cicatrices. Et puis je te signale que j'ai été drogué, battu et accusé du meurtre de ma femme !

— Et moi, tu sais pourquoi je suis ici ? Tu sais comment j'ai été défiguré ? Tu vois, mon frère, nous sommes tous des gens maltraités par le système de ce pays. Nous venons du même continent. En plus tu as sauvé ma sœur en risquant ta vie. Nous n'oublierons jamais !

L'émotion soudain me gagne. Je retrouve enfin ce jeune homme de ma vie passée. Les raisons m'ayant alors incité à occulter le souvenir de cette famille me viennent en mémoire. La tragédie elle-même n'était qu'une énième oppression subie

par les miens sur cette terre froide qui nous accueille sans nous offrir la protection de ses entrailles. Coincé malgré moi dans une double vie avec la venue de ma femme Awa[1] de Dakar, établi dans une liaison de feu avec Marlène Duchêne et nouveau surdoué admis dans une haute institution pour y apprendre la robotique et l'informatique, j'habitais encore Allée du Moutier dans un modeste studio qui à cette époque était pour moi le summum du confort.

C'est en revenant un soir de la salle d'entraînement et en empruntant ce raccourci, un chemin mal éclairé serti de bâtiments en décrépitude servant d'entrepôts, réputé pour être le théâtre d'agressions diverses et de vente de drogues, que j'entendis des plaintes sourdes dominées par des voix d'hommes. N'écoutant que mon cœur, je jetai un coup d'œil sous le porche délabré d'un magasin. Et je les vis : trois jeunes hommes molestant une jeune fille ayant déjà perdu dans la bataille quelques pièces de son habillement.

Ma situation décrite plus haut s'était singulièrement compliquée avec l'annonce de la grossesse d'Awa, enceinte non pas de moi mais de son amant demeuré au Sénégal. J'accumulais alors une telle somme de frustration, de colère et d'envie de vengeance que je n'hésitai pas une seconde à m'interposer. Ni le couteau brandi par l'un des malfrats ni la batte exhibée par un autre ne me dissuadèrent de frapper. C'est sur ces trois jeunes hommes ne dépassant pas 25 ans que je vidai ma hargne.

C'est en aidant la jeune fille tremblante et au bord du malaise, trop perturbée pour pouvoir s'habiller, qu'ils purent prendre la fuite. Agrippée à moi comme à une bouée de sauvetage inespérée, ensemble, nous remontâmes l'allée sombre jusqu'à l'arrêt du bus. Nous nous rendîmes au commissariat où les inspecteurs nous reçurent avec beaucoup de sollicitude. À aucun moment je ne fus soupçonné ni impliqué dans

1. Lire *Peintures en esquisses,* Op.cit.

l'agression. Au demeurant, la jeune fille n'avait cessé de clamer que je lui avais sauvé la vie. Toujours accrochée à mon bras qu'elle ne consentit à lâcher qu'avec l'arrivée de sa famille, elle subit l'interrogatoire où elle raconta les circonstances de sa mésaventure tout en versant un torrent de larmes. Stoïque, je n'avais envie que d'une chose : que ces glandes lacrymales tarissent afin de m'épargner de lui servir de mouchoir quand elle se réfugiait contre mon bras pour cacher sa honte.

Grâce à nos deux signalements, les auteurs de l'agression furent appréhendés la nuit même. Ils n'en étaient pas à leur premier forfait.

Il était quasiment deux heures du matin lorsque je fus autorisé à rentrer chez moi. Interrogé après la jeune fille, je débouchai dans la salle d'accueil du commissariat, heureux de pouvoir regagner mon studio, lorsque je fus pris dans un tourbillon de remerciements, de bénédictions… Karima Aberkane et sa famille m'avaient attendu pour me manifester leur reconnaissance.

Ils n'allaient pas s'arrêter là.

C'est ainsi que je me retrouvai à Creil, dans leur pavillon reçu comme un roi par cette famille algéro-marocaine. Je passai l'une de mes plus belles journées depuis mon arrivée catastrophique en France. Ahmed Aberkane, le frère aîné de Karima, était de ma génération. Malgré ma réserve naturelle, j'appréciais sincèrement ces hommes et ces femmes qui me témoignaient autant de sympathie pour avoir préservé, comme ils ne cessaient de le répéter, « l'honneur, la vie et la virginité de leur fille et sœur ». J'étais, à vrai dire, bien loin de telles considération. L'amorce d'une fraternité durable était rendue encore plus belle par notre religion commune. Mme Aberkane en était à planifier mes futures visites en fonction de notre calendrier religieux tandis qu'Ahmed me proposait maints services afin de rembourser « cette dette d'honneur ».

Trop poli pour m'opposer à leur sincère sollicitude, je donnai mon assentiment à tout, puis acceptai qu'Aberkane me reconduisît à la gare. Je déclinai son offre de m'emmener

jusqu'à Saint-Ouen. Notre accolade était fraternelle, dénuée de tout calcul : deux frères du même continent, réunis par des circonstances certes dramatiques mais désireux de construire une amitié saine.

C'est sur ce nuage d'un bonheur né de la certitude d'avoir gagné une nouvelle famille que je rentrai chez moi.

Quelques jours plus tard, l'un de nos compatriotes vivant à l'Allée nous annonçait le décès tragique de son neveu poignardé à mort par deux Maghrébins sur ce même chemin où j'avais sauvé Karima.

Je n'avais pas connu ce jeune homme ayant perdu si brutalement la vie. Mais le fait qu'il soit mort de la main de Nord-africains alors que moi, un Subsaharien avais mis ma vie en danger pour sauver celle d'une Nord-africaine, allait singulièrement altérer ma vision des choses. J'étais expulsé de ma zone de confort où pour moi, Subsahariens et Maghrébins, issus du même continent, partageaient parfois la même religion et souvent les mêmes conditions de vie en France. Je devais donc me rendre à l'évidence et considérer ce meurtre comme un outrage et un mépris exprimés par les Nord-africains envers nous, les *Noirs du Sud.*

Quand allions-nous nous réveiller et poignarder sans sommation au lieu de sauver ? Et riposter par des injures les plus vulgaires face à la grossièreté systémique des Maghrébins ?

J'ai donc dû ériger mes barrières de protection et ôter de mes pensées Karima, Ahmed et tous les Aberkane par respect pour la souffrance des miens, par pudeur pour les traumatismes infligés par ces Nord-africains à ceux de mon peuple.

Nous étions une petite communauté de Subsahariens en quête d'une vie meilleure. Il me semblait donc ardu d'y introduire une famille maghrébine si « gentille et altruiste » qu'elle soit. C'est ainsi que j'étais parvenu à oublier Karima. J'avais ignoré leurs nombreux appels. Je m'étais servi d'Ali, d'Idriss et même d'Abdoulaye pour éviter de rencontrer Ahmed Aberkane venu me rendre visite deux fois de suite.

— Tu te souviens maintenant, pas vrai ?

La voix de mon compagnon me ramène dans la cellule. Lentement, je hoche la tête. Je n'ai soudain plus faim. Comme s'il l'avait deviné, il me dit :

— Finis ton sandwich. Ils sont trois ou même cinq ce soir.

J'acquiesce de nouveau

— Nous avons perdu un neveu poignardé par des Maghrébins.

— Je sais. Abdoulaye me l'avait dit à l'époque.

— Comment va Karima ?

— Elle est mariée. Son fils s'appelle Jibril Omar.

Les émotions refluent par vagues, puissantes, dévastatrices. Je quitte mon lit et lentement gagne le coin toilettes pour me passer de l'eau froide sur le visage. Je prends alors conscience de l'état de délabrement dans lequel je me trouve. Ma peau est craquelée par manque de soins. La barbe recouvre mes traits. Mon pantalon, retroussé à la taille afin qu'il puisse tenir, est un indicateur de ma perte de poids.

— *Woullah*, mon frère ! Tu ne vas pas pleurer ! Sur la tête de ma…

— Arrête de jurer sur la tête de ta mère ! Un peu de respect que diable ! Bon sang ! Vous êtes vraiment incorrigibles à mettre les têtes de vos mères en danger pour convaincre ceux qui vous écoutent !

— *Bismillah !* Tu parles comme Kaouzar ! Pour ce soir, n'applique pas tes techniques de combat à la loyale. Ce n'est pas connu ici. Alors tu frappes partout et n'importe où ! Tu frappes et c'est tout ! Tu frappes et tu te protèges. Cherche le mur, c'est ta protection. Ils sont là ! N'oublie pas que nous serons enfermés.

Comment peut-il le savoir ? Tandis que je me pose la question, mon compagnon a rangé les restes de mon sandwich dans le sac qu'il pose sur l'étagère. Nous sommes tous les deux debout lorsque Souchard et Grandjean apparaissent.

— Kane ! Aberkane ! Sortez ! Vous faites la paire de déchets à éliminer ! Pour toi Kane c'est chose faite ! À la douche !

Je désire ne plus me poser de questions inutiles. Toute mon attention est à présent concentrée sur ce qui m'attend dans les douches. Jamais je n'avais autant appréhendé une destination. Ce parcours effectué quasiment tous les jours depuis mon incarcération revêt soudain une signification particulière. Je sais que de douche, je n'en prendrai point. J'avance au rythme imposé par les geôliers. Nous voici sur les lieux. Ils disent qu'ici des prisonniers ont été agressés. Certains ont reçu des coups. D'autres ont perdu leur honneur. D'autres encore ont subi des strangulations sauvages avant d'être accrochés dans leurs cellules pour simuler leur suicide.

Aberkane et moi sommes les seuls à pénétrer dans les douches. Souchard et Grandjean se tiennent à la porte. J'admets qu'il y a dans cette prison des règles implicites fonctionnant comme un code que tout le monde est censé connaître, respecter et appliquer. Je n'en ai appris aucune. C'est Aberkane qui me sert de guide et il m'informe d'une voix sans émotion :

— Je vais prendre ma douche. Surtout n'entre dans aucune cabine. Attends ! Attends simplement !

Il disparaît. Je saisis le sens de sa requête quand je me rappelle l'alignement des douches qui n'offrent ni intimité ni espace pouvant servir de protection. Si je suis agressé dans ce lieu, j'ai peu de chances de m'en sortir vivant. Lentement, je fais le tour de la salle précédant les cabines. Mon regard scrute l'espace à la recherche d'un coin pouvant me permettre de me défendre.

J'avise le mur en angle et m'y déporte lorsque la porte est poussée par un bras qui me paraît énorme. Il est relié à un corps massif et grand. Ils sont quatre. Qu'a dit Ahmed à leur sujet ? Ah oui ! Ils sont des Tondus et des Baraqués. Même le simple d'esprit le voit à leur apparence. Il y a donc devant moi et contre moi deux grands Tondus, crânes intégralement rasés, portant des tatouages à faire pâlir d'envie un novice kanak en phase initiatique. Ceux-ci portent un nom moins doux dans la réalité du pays. Ce sont des *Skin Heads*, néonazis, extrémistes détestant tout le genre humain n'ayant pas de sang caucasien. Je

suis leur cible préférée. Et sur leur échelle de sauvegarde de vie, la mienne vaut moins que celle de leur chien. Quelque chose se passe alors au-dedans de moi. Quelque chose d'absolument nouveau, d'incroyable et d'insensé compte tenu de ma situation inconfortable.

L'identification des Tondus, au lieu de créer peur et panique en moi, produit plutôt l'effet inverse. Dans un éclair de lucidité, j'entrevois, à travers les actes posés par ces hommes, leur idéologie, leur faiblesse, leurs craintes et leurs luttes de survie dans un monde qu'ils essaient, par tous les moyens, de dominer et d'imposer aux autres. Alors que je suis en train de porter mon attention sur les Baraqués, un éclat de rire m'échappe. Celui-ci provoque chez mes agresseurs un moment d'hésitation. Je mets ce laps de temps à profit pour jauger les Baraqués. Cheveux longs attachés, barbes fournies, musclés comme si leur vie dépendait de ces protubérances bien sûr impressionnantes mais inesthétiques de mon point de vue.

— *Sale nègre* ! Je vais t'apprendre à respecter tes maîtres. Tu m'offriras un sourire avec tes lèvres lippues quand tu cracheras tes tripes ! me lance le Tondu à ma droite.

Ils avancent vers moi tous les quatre. J'ai moins de dix secondes pour décider de mon plan d'attaque. Le mur m'offre une sécurité qui peut aussi devenir un piège. Une voix sonore s'élève de l'une des rangées de douches et elle dit :

— Ne t'attaque pas à leur parties nobles ! Ils portent des protections ! Vise les yeux, la gorge et les points vitaux !

Le conseil béni a été proféré en wolof ! Sacredieu ! J'évolue sûrement en plein cauchemar ! Rien ne me semble logique dans la scène que je vis.

— Ferme ta grande g***** ! Si tu es encore dans cette douche, nous nous occuperons de toi après avoir démembré ton frère puant !

La réplique du Tondu suscite des grondements de la part de ceux qui occupent les cabines. Je n'ai plus de temps à accorder à ces réactions qui iront en s'amplifiant. Le premier assaillant est

sur moi. Je saisis très vite leur plan. Ils ignorent sans aucun doute que je suis un maître dans plusieurs arts martiaux. Ils ignorent que j'ai juré, il y a des années, que plus jamais aucun homme ne m'infligera des coups sans recevoir une riposte sévère de ma part.

Confortés dans leurs illusions que je ne suis qu'un pauvre *nègre*, ils décident donc de m'administrer des coups vicieux, l'un après l'autre. Ils veulent me voir à genoux, suppliant. Ils me réservent une longue agonie et n'ont nulle envie de m'achever afin que mon *meurtre* puisse être maquillé en *suicide* ou alors que je succombe des suites de blessures récoltées lors d'une rixe, sans agresseur identifié.

Le premier Tondu n'a pas le temps de lancer son poing. Je ne peux pas me permettre d'être tendre et encore moins hésitant. Je donne un coup de pied au bras puis achève mon offensive en lui logeant mon poing sous le menton. Sa pomme d'Adam reçoit le choc et lui tire un gémissement de douleur et de surprise mêlées. Les trois autres sont décontenancés durant quelques secondes. Voyant leur complice plié au sol, ils se ruent tous sur moi, convaincus de me coincer contre le mur.

Il n'y a pas de règles ici. Il faut frapper. Il faut faire preuve d'agilité, d'astuce et de rapidité. Je dois vivre ! Il me faut vivre pour retrouver les assassins de ma femme ! J'ai une paire d'yeux de chat qui occupe désormais mes pensées et je compte sur elle pour remplir ma première mission. Je dois vivre ! Impérativement ! Il y a là-dehors un certain maître Hari Bello-Maïgari qui me donne une sérieuse envie d'exprimer tout mon potentiel d'homme invincible. Il le faut ! Il est hors de question que je puisse m'imaginer de nouveau cloué sur un lit, le corps démoli par des coups traîtres. Il est absolument inenvisageable de me présenter à elle amoindri et affaibli !

Par Géno de mes ancêtres Peuls Rouges !

Comment ai-je pu encaisser autant de coups ?

Sacré bon sang !

Ça fait mal ! Non ! Il suffit !

Je les hais !

Ces Tondus qui se détestent en croyant détester les autres !

Comme je les hais !

Ces Baraqués qui se croient plus forts que le « maigrichon » que je suis !

Je n'ai pas conscience d'avoir hurlé.

Leurs insultes galvanisent ma rage et un voile rouge s'abat sur mes yeux. Comme des années plus tôt, lorsque le sauvetage de Karima Aberkane m'offrit le prétexte idéal pour expulser une colère vieille de plusieurs années, je plonge dans mes traumatismes pour y puiser la hargne nécessaire et rendre deux fois plus de coups.

J'oublie toutes mes techniques de combat ne conservant que les positions et l'efficacité des attaques. Et tout y passe. Le karaté, le judo et la boxe. J'entends des cris. J'encaisse. Je riposte. Je n'ai que deux préoccupations : ne pas tomber, ne pas être coincé contre un mur. Alors je me déplace vite, j'entraîne mes agresseurs à ma suite, les obligeant à changer sans cesse leur angle d'attaque, ce qui me permet de placer mes coups et d'éviter les leurs.

Je ne sais pas combien de temps cet assaut a duré. Lorsque je reprends la mesure des choses, je suis encore agrippé à l'un de mes assaillants. Les trois autres gisent à quelques mètres, aussi mal-en-point que je le suis. C'est le moment choisi par les geôliers pour envahir la pièce. Mon corps est un puits de douleur. Je suis néanmoins conscient d'une chose : je vis. Mais pour combien de temps ?

Mon *Réveil* se poursuit. Brutalement. Dramatiquement.

C'est parce que je tiens par le cou l'un des Tondus lorsque les autres gardes arrivent que je suis qualifié d'agresseur. Ils ne se sont pas préoccupés de mes blessures ni du fait que je me suis défendu à 1 contre 4. On me remet debout sans ménagement. Je suis traîné à travers les couloirs. Ce traitement ravive ma rage et sans plus me préoccuper de ces gardiens partiaux je leur dis :

— Arrêtez de me traîner comme un sac à patates ! J'ai été

agressé ! Je veux un médecin !

— Dans tes rêves, *sale nègre* ! Tu vas droit au mitard ! Si tu y sors vivant alors tu iras voir le médecin de ta brousse !

Je reconnais la voix de Grandjean.

— P***** de M**** ! Comment ce gringalet a-t-il réussi à battre les *Quatre* ? rugit Souchard en resserrant son étreinte sur mon bras blessé.

J'émets un grognement et sans plus me retenir me dégage de leur emprise. Ils sont sûrement surpris par ma pugnacité. Grandjean brandit sa matraque et me menace.

— Moi ça me va très bien de te mettre au mitard quand tu es inconscient. Alors marche tout seul sans faire d'histoire.

Je réalise seulement à ce moment-là que j'ai reçu un grand nombre de coups. Même si j'ai pu en esquiver beaucoup et amortir certains, il n'en demeure pas moins que mes agresseurs ne m'ont pas épargné. Je dois de nouveau secréter de la fierté brute pour marcher jusqu'au cachot où ils comptent m'achever.

Nous voici devant une porte métallique peinte en vert sombre. Le cachot est ouvert par l'un des gardiens. Ils appuient sur ma tête, non sans un plaisir machiavélique, pour me faire entrer dans cette cellule disciplinaire qui ne doit pas faire plus 8m². Même le lit me paraît minuscule. La lumière est éblouissante. Je souffre de claustrophobie et j'ai déjà de la peine à tenir dans une cellule réglementaire. Je mesure alors pleinement que je suis à deux doigts de la mort lorsque la porte se referme.

Je m'effondre sur le lit et lentement je me fige. Mon cœur bat sans cohérence. Mon corps est comme une plaie béante. Je ne vais libérer aucune larme ! Plus jamais ! Aucune torture ne me conduira dans cet état. Et les souvenirs, si longtemps enfouis de ma détention dans cette geôle d'immigrés clandestins corvéables à volonté, m'ont envahi. C'est sans doute là qu'il me faut trouver les causes de cette cabale montée contre moi.

J'ai une pensée pour mes parents et les larmes que j'ai désespérément voulu retenir viennent se mêler à mon sang, à ma sueur. Ce sont, une fois de plus, ces yeux de chat qui m'observent

dans la nuit sombre de ma misère spirituelle et humaine. Toute mon attention est sollicitée par ce regard et soudain, je me sens comme happé dans un entonnoir. Je ne ressens plus rien. Je ne suis plus dans ce mitard. Les murs de Fleury-Mérogis ont beau être infranchissables, ils ne peuvent retenir mes pensées et encore moins mon esprit.

Et me voilà libre !

Oui, je suis libre.

CHAPITRE IV

De l'homme à abattre au Naïf inconscient

Ce sont des voix qui me sortent de mon état semi-comateux. Je ne peux bouger aucun de mes membres. De toutes mes forces, je refuse de reprendre conscience dans ce cachot. Pourtant je suis bien contraint de réaliser que j'y suis toujours enfermé. Je ne sais laquelle des envies naturelles va avoir raison de mon endurance. Je voudrais qu'ils me laissent là où je suis. Que m'importe si je dois macérer dans mes sécrétions ? Qu'est-ce que ça peut bien leur faire si j'atteins ce niveau de déchéance et qu'en plus d'être vivant je sois mutilé à vie ? Que signifie la vie d'un homme pour ces âmes troubles qui exercent leur pouvoir afin de satisfaire les désirs de puissance ; leur ego ? Ils m'ont sorti de mon hébétude. Et ils se disputent sans consentir à me porter secours. Je suis l'agressé. Je suis celui qui a reçu des coups de quatre hommes redoutables.

Mais c'est moi qui suis puni.

— Vous êtes allés trop loin Souchard et Grandjean ! Je vous préviens ! Si jamais il y laisse sa vie, je ne vous couvrirai pas !

— Monsieur ! C'est un assassin ! Il a agressé quatre hommes à lui tout seul ! réplique Grandjean.

— Tu te fous de moi ? Tu te fous vraiment de moi ? Comment ce pauvre bougre a-t-il pu s'attaquer à ces âmes damnées ? Sortez-le tout de suite de ce cachot et en douceur ! Où est ce fichu brancard ?

— Il est là, monsieur !

— Ouvre cette porte Souchard et sors-moi ce jeune homme

de cette cellule !

Et la porte s'est ouverte. Je n'esquisse aucun geste. Au demeurant je suis incapable de bouger mon corps. Les brancardiers l'ont compris ou alors ont-ils l'habitude de sortir des prisonniers dans mon état de cet enfer.

— Venez ! levez-vous ! me dit l'un d'eux d'une voix que je trouve chaleureuse.

Lentement je lui cède ma main droite. Il leur faut quelques minutes pour m'extraire du mitard. On m'allonge sur le brancard. La voix de l'homme très en colère s'élève de nouveau.

— Comment avez-vous pu le conduire au quartier disciplinaire et le placer au cachot avec de telles blessures ? Qui a pris cette décision sans m'en aviser ? J'en ai assez de vos incartades ! La direction ne vous couvrira pas s'il y a une autre plainte déposée contre vous ! Amenez-le à l'infirmerie et si cela s'avère nécessaire, qu'il soit transporté dans un hôpital. C'est un ordre !

— Oui, monsieur Lambin !

Mes pensées sont dans une confusion certaine. Seules mes envies naturelles me maintiennent éveillé. Je ferme mes yeux devenus sensibles tandis que le brancard file à vive allure à l'infirmerie. Je retrouve la pièce avec un certain plaisir. Je suis encore en vie. Quand ils veulent me transférer sur le lit, je leur signifie d'une voix faible, à peine audible, que je dois aller aux toilettes. Aussitôt ils m'y conduisent. Leur sollicitude est comme une récompense méritée au bout d'un long calvaire. Le premier me demande :

— Vous voulez qu'on vous aide ?

Je hoche la tête. Je suis comme un pantin et tout peut m'arriver. Ces deux brancardiers pourraient m'achever sans effort. Pourtant c'est l'un d'eux qui m'assiste aux toilettes. C'est encore le même qui me propose une douche afin de me débarrasser de la crasse et du sang qui recouvrent mon corps. Des croûtes se sont formées sur mes blessures.

— Le médecin n'est pas encore arrivé. Si vous le permettez, je peux vous examiner rapidement. Je suis infirmier, me dit le

brancardier.

Je lui accorde plus d'attention, à la recherche de cet indice précieux qui nous permet, à nous immigrés, de nous dénicher ici un frère du même pays, là un autre du même continent et plus loin encore un autre du même sang. Celui-ci est un hybride de la plus belle eau. Je fournis l'effort d'ouvrir les yeux pour mieux le cerner et le remercier. Nos regards se croisent. Dans les siens, je vois une colère bridée, de la compassion, mais aussi une lueur fugitive de fierté. Et pourquoi serait-il fier de moi ? Qu'ai-je accompli comme exploit pour mériter un tel honneur ?

J'ai dû donner mon assentiment par un hochement de la tête car l'homme me conduit dans la salle de douche attenante à l'infirmerie. Je ne peux indéfiniment ménager ou protéger ma dignité face à tant de sollicitude. Alors je me laisse quasiment porter jusqu'à la douche. La position debout m'étant pénible, l'autre brancardier a apporté un tabouret où ils m'installent pour me laver. Mon « toilettage » a pris environ dix minutes. Ils sont précis, rapides et efficaces.

Ils m'ont ensuite habillé d'une blouse bleu pâle avant de me conduire sur un lit. Je leur exprime ma reconnaissance d'une voix de plus en plus faible. La sonnerie d'un téléphone résonne. L'un des infirmiers prend l'appel. Il revient vers moi.

— Le docteur est dans les embouteillages. Je lui ai donné les informations qu'il faut. Nous allons le placer sous perfusion. Jibril !

Je ne suis plus en mesure de répondre à leur sollicitation.

Je suis de nouveau libre !

Je reprends une fois de plus connaissance sur un lit d'hôpital. Une infirmière est dans la pièce et se penche vers moi.

— Bonjour, monsieur ! Comment vous sentez-vous ?

« Comment je me sens ? » Comment répondre à une telle question lorsque mes idées sont chaotiques ? Je dois, avant toute

chose, reprendre le contrôle de mon corps. Je constate que mes nerfs sont assoupis. Aucune douleur aiguë ou significative. J'entreprends ensuite de le bouger. Je suis soulagé de voir que mes jambes, mes bras ne présentent aucune paralysie. Je réponds à l'infirmière que tout semble aller bien. Elle vérifie la perfusion et m'annonce qu'elle va prendre mon pouls. J'acquiesce tandis qu'elle entoure mon bras du brassard. Le résultat lui tire un commentaire apaisant à mon intention.

— Quelle l'heure est-il, madame ?

Elle jette un regard à la montre qu'elle porte à son poignet et me dit d'une voix enjouée :

— Il est 6 heures du matin, monsieur. Ma collègue va vous aider pour la suite en changeant vos bandages.

« Des bandages ! Où ? » Elle a vu mon étonnement et les efforts que je fais pour repérer ces témoins des mauvais traitements subis à la prison. Elle arrête mon geste et me rassure.

— Rien de bien grave, monsieur. Vous avez deux petites blessures sur une jambe et à votre bras droit.

Ce n'est qu'à ce moment que je *ressens* effectivement ces bandages et le bracelet qui me rappelle ma condition de prisonnier. Mais comment ai-je pu me blesser aussi profondément ? De nouveau, l'infirmière m'éclaire sur la nature de mes plaies.

— Ce sont vos anciennes blessures qui se sont rouvertes. Rien d'important. Elles seront vite guéries à condition que vous ne vous battiez plus, monsieur !

Je n'éprouve aucune envie de lui répondre. Elle me souhaite une bonne journée et s'en va. Une autre dame pénètre dans la pièce avec le chariot du petit-déjeuner. En regardant le plateau contenant un petit pain, deux minuscules portions de beurre et de confiture, une orange et un bol de café, je me dis qu'il est temps que je guérisse afin d'affronter plus dignement mon présent. Après un bonjour jovial et sonore, la dame, tout en s'enquérant de ma santé, installe mon plateau. Je la remercie et prends mon café sans toucher au pain.

À 7 heures, l'autre infirmière arrive. Elle arrête la perfusion

et m'annonce que je peux prendre une douche si tel est mon désir. L'un des gardiens de la paix chargés de ma surveillance pénètre dans la chambre et ôte la menotte tout en m'aidant à regagner la douche.

Après une inspection minutieuse de la salle d'eau, il me donne son assentiment tout en m'ordonnant de laisser la porte ouverte. Quelle déchéance ! Au moment d'investir la petite pièce, la voix de l'infirmière s'élève.

— Votre frère a apporté des habits et quelques effets de toilette. Tout a été contrôlé par la police !

Je lève les yeux sur cette dame pour prendre la mesure de ses sentiments à mon égard. Me dit-elle cela parce qu'elle craint une agression de ma part ? Comment le puis-je alors que le policier armé est un rempart suffisant entre ses préjugés, ses peurs et moi, « la bête sombre » ?

— Je vous remercie, madame, lui dis-je d'une voix froide avant d'entrer dans la salle d'eau.

Je consacre environ un quart d'heure à ma toilette. Le policier me cède mes vêtements de nouveau inspectés. Il y a un rasoir ainsi qu'une crème dans le lot. J'éprouve un certain plaisir à ôter enfin de mon visage cette barbe fournie et hirsute. « Mon frère » s'est décidément montré généreux et prévenant. Ces petits flacons en plastique contiennent de précieuses senteurs qui pour moi, connu pour être attaché à mon hygiène corporelle, sont le summum du bien-être. J'utilise chacun d'eux pour rendre à ma peau un aspect plus agréable. Rasé, habillé et « propre », je regagne la chambre. L'infirmière n'y est plus. Le policier qui, pour une raison inconnue, a évité avec application mon regard, me demande de m'allonger. Je lui obéis. La menotte de nouveau encercle mon bras gauche et me relie à la barre du lit. Je ferme les yeux et réprime un soupir. La joie éprouvée tout au long de mes ablutions a été bien éphémère. Aucun dialogue n'est possible entre ce représentant d'une loi biaisée et moi, emmuré dans mon silence accusateur.

L'infirmière apparaît quelques minutes plus tard et dit vouloir

changer mes bandages. Sous le regard torve du policier, elle accomplit son travail. Les soins effectués, la dame prend congé après nous avoir souhaité une bonne journée. Le représentant de l'ordre quitte lui aussi la pièce, non sans m'avoir renseigné sur sa destination : le pas de porte de la chambre que j'occupe.

Le prochain visiteur, ou plutôt les visiteurs suivants, sont le couple Berne et Gélin.

— Bonjour Jibril ! Comment vas-tu ? me lance Berne d'un ton familier qui me surprend.

Je lève un sourcil interrogateur. Je ne ferai plus jamais insulte à l'intelligence des officiers de police. Si certains d'entre eux semblent être de véritables ânes bâtés et sans aucune finesse d'esprit, cette paire d'inspecteurs me montre, par son comportement exempt de toute violence ou mot déplacé, que tout n'est pas vicié dans ce corps de métier qui donne l'impression d'avoir été créé pour empêcher ceux de mon continent de jouir pleinement de leurs droits, quand ceux-ci sont menacés par des accusations de toute nature. Pour ma part, je dois reconnaître que les rares fois où j'ai eu affaire aux représentants de l'ordre je n'ai rencontré aucun de ces ânes bâtés. Je vais nuancer mon propos en admettant que l'inspecteur Gélin est bien moins avenant que Berne.

Ce dernier tire l'unique chaise de la chambre auprès de mon lit et s'y installe. Gélin demeure debout face à moi. Son regard se veut incommodant, menaçant, implacable. Lorsque nos yeux se croisent, je mets dans mes pupilles toute la tranquille assurance que j'éprouve. Il faudra bien plus, désormais, pour ébranler ma confiance.

— Alors, peux-tu nous en dire plus, Jibril ? reprend Berne en sortant son carnet et son stylo.

— Vous en dire plus sur mon agression et sur mon séjour au cachot ?

— Nous n'enquêtons pas sur le traitement que vous recevez en prison, monsieur Kane. Nous sommes ici pour le même crime : celui de votre femme ! me répond froidement Gélin.

— Je vous ai dit tout ce que je sais à ce sujet. Et je vais vous le répéter : je n'ai pas tué ma femme.

— Tous les criminels clament leur innocence. Pourquoi devons-nous vous croire ?

— Je connais mes droits, messieurs et je ne répondrai plus à aucune de vos questions ! J'ai un avocat et j'exige désormais qu'elle soit présente pour les prochains interrogatoires.

— Espèce de…

Gélin se précipite sur moi et est arrêté à temps par son collègue. Au même moment, l'avocate en question pénètre dans la chambre, au pas de course. Elle n'est pas seule. Un inconnu l'accompagne.

— Bonjour, messieurs ! Inspecteur Gélin, inspecteur Berne, que faites-vous là ?

Je n'avais jamais été aussi heureux de voir quelqu'un que cette jeune femme aux yeux de chat ! Comment vous la décrire ? Elle est simplement une guerrière pour moi qui la dévore littéralement des yeux, tandis qu'elle recadre les inspecteurs en leur rappelant, à coup de références juridiques, mon statut de présumé innocent qui ne peut être harcelé, compte tenu des sévices que je viens de subir en prison.

— Je compte déposer une plainte et une requête contre deux gardiens pour avoir délibérément permis l'agression de mon client par quatre prisonniers, avant de l'envoyer en cellule disciplinaire pendant vingt-quatre heures alors même qu'il avait besoin de soins ! Donc, n'en rajoutez pas messieurs et désormais je vous saurais gré de m'aviser pour toute interrogation de mon client. Je vous prie par ailleurs de ne pas compromettre son rétablissement. Simplifiez-vous la vie en lisant les nouvelles directives du bureau du procureur sur cette affaire. Nous avons déjà identifié deux des cinq agresseurs mentionnés par monsieur Kane !

— Maître ! Vous faites de l'abus d'autorité, s'écrie l'inspecteur Gélin hors de lui.

Mon regard va de Mme Bello-Maïgari à l'homme silencieux

qui observe, le sourire moqueur sur les lèvres.

— Monsieur le commissaire divisionnaire ! disent les deux inspecteurs en saluant l'inconnu à son aise, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

Sa mise est plus celle d'un homme d'affaires richissime dans ce costume sûrement hors de prix. Un doute me saisit soudain. Qui est-il pour mon avocate ?

— Vous êtes mal placé pour parler d'abus d'autorité, Gélin. Retournez à votre poste et prenez connaissance des avancées du dossier que vous avez géré comme si le coupable était justement celui que tout désignait. Vous êtes, en outre, dessaisis de l'affaire. Je prends le relais avec une nouvelle équipe.

— Sauf votre respect, monsieur le commissaire divisionnaire…, nous possédons des éléments qui incriminent monsieur Kane ! Permettez-nous de continuer notre enquête !

— Ceci est un ordre, Gélin. Retournez au poste et transmettez vos résultats à mon équipe. Exécutez !

Ce qu'il y a de formidable dans la hiérarchie policière, malgré un certain laisser-aller, est que les ordres d'un supérieur ne peuvent être discutés sans préjudice. Je comprends donc mieux « l'abus d'autorité » évoqué par le pauvre Gélin. Les deux officiers nous adressent des saluts bien raides avant de libérer la place. Malgré ma position supposée exposer ma faiblesse, je n'éprouve curieusement aucun malaise devant l'inconnu gradé qui comble l'écart le séparant de mon lit. Adossé contre les oreillers, je l'observe, plutôt curieux de connaître ses intentions à mon égard.

— Bonjour Jibril, me dit-il comme si lui et moi avions partagé des années de complicité. Il ajoute d'un air ironique : Tu devras nous donner tes secrets de combat. Comment as-tu pu malmener les quatre terreurs du D5[1] ?

1. La maison d'arrêt des hommes de Fleury-Mérogis est divisée en cinq bâtiments portant chacun un numéro : du D1 au D5. Chaque division accueille, à l'origine, les détenus issus d'un même département de l'Île-de-France. Le D5 par exemple héberge les détenus du 75 ou de Paris.

Personnellement, j'avais parié pour ta défaite.

Les informations, curieusement, ne m'offusquent pas. Est-ce le combat à mort que j'ai livré suivi d'un séjour au mitard qui ont ainsi transformé mon caractère ? Et je me surprends véritablement à lui sourire avec la même dérision. Hari Bello-Maïgari s'est installée sur la chaise. Le commissaire divisionnaire dont j'ignore encore le nom s'est campé au pied de mon lit face à moi.

— J'aime autant te dire qu'il n'y aura aucune poursuite contre Souchard et Grandjean, ajoute-t-il de cette même voix calme, grave, qui semble agir sur moi tel un baume apaisant malgré les mots employés pour susciter ma colère.

De nouveau, je ne trouve aucune matière à m'insurger. Pourtant je lui réplique tout aussi calmement.

— Mon avocate affirme le contraire. Alors, si elle me dit de les poursuivre, je le ferai avec plaisir.

— Il s'agissait là d'une petite manœuvre d'intimidation, monsieur Kane, me répond maître Bello-Maïgari.

— Hari je crois qu'il est temps que je me présente à Jibril et que nous profitions de son bref séjour pour lui dire l'essentiel. Je suis Ralph Tabourneau de la Fay, commissaire divisionnaire à la préfecture de police de Paris. Habituellement je ne m'occupe pas directement des enquêtes policières. Tu comprendras bientôt pourquoi j'ai dû m'impliquer personnellement dans celle-ci. Je vais aller au plus pressé. Hari et moi sommes de très vieux amis et ne te méprends pas sur la couleur de ma peau en m'attribuant les tares de certains de mes congénères. L'homme qui a commandité le meurtre de ta femme est intouchable. Aucune force sur cette terre ne peut venir à bout de lui, sauf celle que tu dois impérativement retrouver et développer. Tu as rencontré trois de nos partenaires. Il s'agit d'Aberkane, de Kawzar[1] et de

1. Telle est l'orthographe exacte de ce nom. Dans cette langue, on le prononce Kaouzar.

Georges. C'est l'infirmier qui t'a secouru. En réalité, il est l'un des nôtres, médecin de formation. Il travaille sous couverture à la prison. Nous disposons de tous les éléments pour te sortir de là, mais nous ne le ferons pas pour ta propre survie…

— Ma survie est garantie dans cette maudite prison où je risque ma vie à chaque instant ?

— Oui, Jibril. C'est encore là que tu es le plus en sécurité. L'exploit que tu as accompli en survivant justement à cette terrible attaque et au séjour dans ce cachot font de toi une légende à Fleury où t'attendent plus d'amis que tu ne peux imaginer. Le directeur de la prison est un homme de principes et il est particulièrement contrarié par ces deux incidents. Souchard et Grandjean ont été suspendus de leurs fonctions pour plusieurs jours. Alors, écoute-moi attentivement. Les informations que je fournis peuvent paraître incompréhensibles, voire irréelles tant elles vont te sembler dénuées de toute logique. Je te demande seulement de les recevoir sans m'opposer ton esprit rationnel. Ce n'est qu'à cette condition que tu pourras mieux affronter ce qui t'attend dès ta sortie de prison…

Je lève la main droite pour l'interrompre. Le nommé Ralph Tabourneau de *quelque chose* se tait et d'un geste m'invite à exposer mes idées. Je tourne la tête vers Hari Bello-Maïgari. Cette jeune femme m'est encore inconnue. Notre première et unique rencontre s'est déroulée sous un climat de tensions, des débuts maladroits avec ma remise en cause de ses origines camerounaises. Malgré les années qui ont passé, je porte encore les séquelles de la trahison d'Émile et je reconnais volontiers avoir reporté ses crimes sur ses congénères. Je n'éprouve à vrai dire aucune envie de sympathiser avec un ressortissant de ce pays.

Chaque fois que l'occasion s'est présentée pour en connaître un, j'ai choisi le retrait, l'indifférence pour n'avoir pas à revivre le même cauchemar. Il est très difficile, à ce stade de la manifestation de nos émotions primaires, d'avoir l'attitude juste et le cœur assez grand pour ne pas condamner tout un peuple

sur la faute commise par un seul de ses ressortissants. Je croise le regard de maître Bello-Maïgari. Il me paraît encore plus doré, comme s'il absorbait toute la lumière venue de la fenêtre qui lui fait pratiquement face. Et je m'interdis de la trouver belle. Je dois impérativement tenir mon cœur de veuf éploré hors de portée de cette Camerounaise toute peule qu'elle soit.

Dans les prunelles qui me scrutent avec une attention soutenue, je ne lis pourtant aucune émotion. Je m'étonne de nouveau de sa froideur qui se confirme au moment où elle lève légèrement la tête comme pour m'encourager à formuler ma requête. Je ne puis montrer ma faiblesse face à ces deux êtres qui possèdent une maîtrise certaine de leurs émotions. Je note qu'aucun des deux ne s'est enquis de ma santé. Aucun n'a compati à ma situation.

— Maître Bello, avez-vous confiance en cet homme ?

Ma question suscite un éclat de rire bas chez *cet homme.* Ma discourtoisie ne le heurte pas. L'avocate esquisse un sourire avant de me répondre.

— Je confierai ma vie à Ralph. Alors faites-en autant.

— Je vous confie la mienne.

Elle acquiesce mais ne dit mot.

— Je suis ravi d'entendre tes propos Jibril…

— Une minute, s'il vous plaît !

— Nous vous écoutons, monsieur Kane.

— Suis-je le seul à trouver cette situation bizarre ? Lui me tutoie et m'appelle Jibril tandis que mon avocate me vouvoie et me donne du *monsieur* Kane ! À quoi jouez-vous ?

— Ne vous perdez pas dans de tels détails. Comprenez que rien n'est normal dans ce que vous vivez. Vous avez le droit de tutoyer Ralph dans la stricte intimité si cela peut vous rassurer…

— Je ne demande pas à être rassuré, Maître Bello-Maïgari ! Votre condescendance m'agace sérieusement et si vous me défendez par loyauté envers Sory Kamara je peux vous récuser et choisir moi-même un autre avocat. Laissez-moi vous dire que je trouve votre attitude méprisante. Vous êtes froide, sans

aucune empathie envers celui que vous vous êtes engagée à défendre. J'ai vu ma femme se faire poignarder pendant qu'on me rouait de coups. Je viens de subir la pire agression de ma vie et au lieu d'être traité comme la victime on me colle l'étiquette du bourreau qu'on envoie au cachot sans soins pendant une journée entière ! Et vous débarquez tous les deux, lui avec sa gentillesse incompréhensible et vous glaciale et hautaine ! Je veux comprendre ! Alors expliquez-moi pourquoi vous me dites innocent sans me fournir les garanties nécessaires que je serai reconnu comme tel !

J'avais pourtant promis de conserver mon calme, quoi qu'il arrive. L'attitude de mon avocate et la familiarité trouble de son accompagnateur ont eu raison de ma patience. Tabourneau ôte les mains des poches de son pantalon. Il pose la gauche sous son menton et soutient ce bras avec le droit. Hari Bello-Maïgari choisit de répondre à l'appel émanant de son portable. Après s'être excusée, elle quitte la chambre. Le commissaire divisionnaire remonte vers la tête de mon lit et se positionne devant moi. Il n'arbore plus son expression avenante pleine d'ironie. Nos regards se croisent comme ceux de deux adversaires qui se livrent à un combat mortel. Il s'incline vers moi et me dit d'une voix devenue froide :

— La prochaine fois que tu te montres désobligeant envers Hari tu m'en répondras. Je t'ai cru plus intelligent que tu ne sembles l'être. Reporter les crimes du nommé Émile sur tous les Camerounais que tu vas côtoyer est la preuve de ton esprit borné. De quel droit vas-tu alors reprocher aux autres la manière dont ils te traitent ? Tu ne trouveras jamais un avocat aussi doué et surtout soucieux de ton bonheur qu'Hari. Qu'est-ce qui t'agace ? Qu'elle soit insensible à ton charme ? N'es-tu pas supposé être un veuf inconsolable ? Quand je te dis que ton ennemi est quasiment invincible tu préfères t'attarder sur des vétilles. Je te tutoie et t'appelle par ton prénom parce que le temps nous est compté. Ma familiarité n'ira jamais au-delà des quatre murs d'une pièce. Présente tes excuses à Hari et redeviens le Jibril

Omar Kane que nous avons connu dans ce réseau d'immigrés clandestins démantelé grâce à cette jeune femme que tu juges insensible à ta peine. Sory te l'a pourtant dit : sans Hari, jamais nous n'aurions pu te sauver. Alors pose-toi les bonnes questions et écoute ce que j'ai à te dire.

— Comment a-t-elle pu me sauver ? Quel âge avait-elle ?

— Hari, comme beaucoup parmi nous, est née avec des capacités exceptionnelles. Elle a eu son baccalauréat à 14 ans. Elle n'est pas seulement avocate et tu le découvriras si tu tais ton orgueil de mâle pour te consacrer à ta défense.

— Monsieur Tabourneau de *quelque chose*… mon orgueil de mâle n'est nullement blessé par l'attitude de maître Bello-Maïgari. Je constate sa froideur, son manque de communication et sa façon bien particulière d'aborder les choses avec moi. Pourquoi dois-je la supporter ? Je ne l'ai pas choisie comme avocate. Je reçois beaucoup d'informations qu'il me faut comprendre et cette femme me met mal à l'aise. Pourquoi dois-je vivre dans ce désagrément alors que ma présence l'indispose ?

— Présente-lui tes excuses et ne la récuse pas !

— Impossible ! Allez exercer vos abus d'autorité ailleurs ! Vous êtes coutumier du fait, n'est-ce pas ?

Nous nous sommes de nouveau affrontés. Longuement. Durement. Lorsque Hari revient dans la chambre, seul le silence l'accueille. Elle ne se rassoit pas. Sa voix n'est plus aussi distante quand elle s'adresse à moi.

— Monsieur Kane, vous avez le droit de demander un autre avocat. Je vous présente mes excuses si mon attitude vous a paru offensante. J'ai pourtant mobilisé toutes les ressources dont je dispose pour assurer votre défense et écourter votre séjour en prison. J'ai donc de bonnes nouvelles à vous annoncer. Vous pourrez être libéré d'ici une quinzaine de jours si tel est votre désir. Monsieur Tabourneau de la Fay et moi aurions tout de même souhaité vous garder à Fleury-Mérogis pour deux semaines supplémentaires. Malheureusement, je constate que vous ne nous croyez pas. Je peux le comprendre. J'aviserai Sory

de votre souhait d'avoir un nouvel avocat…

— Je me suis peut-être montré moi aussi désobligeant à votre égard. Vous comprenez mon état d'esprit après tout ce que j'ai pu vivre. Monsieur Tabourneau m'a menacé en votre absence. Je présume qu'il a les moyens de me contraindre. Dites-moi si je vous dois des excuses et je vous les présenterai.

— Cette tête de chacal ! Toujours aussi obtus et sans aucune délicatesse envers la femme ! Tu me dois un combat à mains nues Jibril Omar Kane ! Nous avons assez perdu de temps. Accepte la proposition d'Hari à séjourner encore un mois en prison.

— Et si je suis de nouveau agressé ?

— Tu le seras ! Vas-tu reculer parce que tu redoutes quelques coups ?

— Je crois que vous êtes fou !

— Monsieur Kane ! Laissez-moi vous expliquer la véritable situation dans laquelle vous êtes. Vous souvenez-vous d'Édouard Jacquemin ?

L'évocation de ce nom me tire un sursaut. Je fixe un regard surpris sur mon avocate. Je hoche la tête pour consentir. Elle poursuit :

— Vous vous souvenez sans doute de tous les autres : Viviane, Mme Christine, Hattie, Laetitia et enfin Gilberte et Marlène. Et si je vous dis que toutes ces personnes sont liées à vous par des fils d'une destinée qu'il vous faut comprendre ? Ralph a dû également évoquer certains moments de votre passé. Ne pensez-vous pas que tous ces éléments doivent vous inciter à réfléchir afin qu'ensemble nous trouvions le moyen de vaincre notre ennemi commun ?

— Un ennemi commun ?

— L'homme qui a donné l'ordre d'assassiner votre femme est aussi notre ennemi depuis de nombreuses années. Lorsque vous retrouverez votre quiétude, tout ce que Ralph et moi sommes en train de vous confier vous semblera alors logique. Vous avez dit que vous avez confiance en moi. Pourquoi ne pas me donner

une deuxième chance…

— Hari…

L'appel émane du commissaire divisionnaire. Le regard qu'il pose sur mon avocate est triste. Un malaise diffus me saisit pendant que l'interpellée incline la tête au sol. J'éprouve un embarras inexplicable lorsque Ralph Tabourneau me dévisage ensuite. Il se détourne sans dire un mot. Que se passe-t-il ? Quel homme peut être aussi puissant au point d'inquiéter toute une communauté de personnes issues d'horizons divers ? Comment me suis-je retrouvé au milieu d'un tel combat ? Qu'est-ce qui me relie à cet homme intouchable selon le mot de Ralph ?

— Je vais attendre un mois si cela peut vous permettre d'avancer dans votre enquête, ai-je finalement dit, d'une voix rauque.

— Vous ne comprenez pas tout. Mais soyez patient. Nous vous fournirons d'autres informations dans les prochains jours. Votre retour en prison est prévu pour ce soir à 23 heures. Ne vous faites aucun souci. Nos amis seront là pour vous accueillir.

— Je vous prie de m'excuser tous les deux. Maître, je vais m'accommoder afin que nous puissions travailler ensemble. Monsieur Tabourneau, donnez-moi le temps d'accepter votre familiarité sans la juger suspecte compte tenu de nos statuts.

— Je vis dans l'attente du jour où tu mettras genoux à terre pour implorer le pardon d'Hari. Tu peux dire au revoir à cet homme familier et fou. Notre prochaine rencontre aura pour toi des allures de cauchemars.

Il accompagne ses mots de son sourire sardonique. Les mains de nouveau dans les poches de son pantalon, il se tient derrière mon avocate dans une attitude protectrice qui suscite en moi une nostalgie inexplicable. Ils prennent congé, me laissant enfin seul avec devant la porte deux policiers en faction. Durant nos échanges, j'ai eu l'impression d'être un homme libre ; mais dans quelques heures, je serai de nouveau prisonnier dans une cellule étroite. Je devrai développer maintes astuces pour échapper aux attaques sournoises, aux insultes et aux provocations.

Ai-je une chance, même infime, de m'en sortir sans dommages ?

CHAPITRE V

Du Naïf inconscient à l'Éveillé borné

Mon transfert de l'hôpital à Fleury-Mérogis s'est déroulé tel que maître Bello-Maïgari me l'a décrit. Ils sont apparus à 23 h 05. Deux policiers, un médecin, une infirmière et un infirmier poussant un fauteuil roulant. Je suis heureux de reconnaître « l'infirmier ».Tandis que les officiers de police s'entretiennent avec le médecin et que l'infirmière rapporte à ce dernier les derniers relevés sur mon état, Georges se penche vers moi.

— Bonsoir Jibril. Comment allez-vous ?

Oui. Je suis heureux d'entendre cette voix. Heureux de bénéficier enfin d'une considération sincère. Nos regards se croisent. Spontanément nous nous sourions.

— Je vais bien. Merci pour toute votre aide.

— J'accomplis mon devoir et je le fais avec plaisir. Je vois que vous êtes habillé. Je vais vous aider à vous installer sur cette chaise.

Le policier me sépare de la barre du lit en ôtant mes menottes.

Moins d'une minute plus tard, j'occupe le fauteuil roulant. Le médecin m'accorde son attention.

— Monsieur Kane ! Vous êtes en bonne voie de guérison. Vos hématomes se sont résorbés et vos blessures laisseront très peu de cicatrices. Vous avez déclaré n'avoir ni maux de tête ni vertiges. Vos radios et analyses sanguines confirment votre bon état de santé. Mais surtout, n'hésitez pas à confier à mon homologue tout malaise que vous pourriez ressentir. Je vous ai

prescrit des analgésiques à prendre en cas de besoin. Bon retour et prenez soin de vous.

Mon dossier ne m'est pas remis en main propre mais il est donné à l'infirmier. Escorté par les policiers qui m'ont salué d'un air formel, je quitte enfin la chambre d'hôpital après un séjour d'une semaine. Tout a été prévu. L'ascenseur nous conduit au deuxième sous-sol. Il fait très froid. Je ne suis pas habillé pour supporter une telle température. Mon pantalon jeans sans ceinture, mes chaussures sans chaussettes, mon pull et mon blouson sont trop légers pour me procurer la chaleur réclamée par mon corps souffrant.

Devant la voiture se tiennent deux autres policiers. Après de brèves salutations, on m'installe à l'arrière. Georges prend place à mes côtés tandis que les deux officiers m'ayant escorté occupent l'avant. La même grille sépare les deux espaces. Une deuxième voiture démarre derrière la nôtre. Il ne s'agit nullement d'un régime de faveur comme d'aucuns seraient tentés de le croire. Je suis toujours un prisonnier même présumé innocent. Étant sans doute le seul à séjourner dans ce centre hospitalier, il est moins coûteux à l'État d'utiliser deux voitures pour mon transport qu'un fourgon réglementaire.

Georges ne m'adresse plus la parole. Le silence s'installe dans l'habitacle. Le chauffage enclenché a finalement raison du froid qui me glace le corps. Je n'ai pas pu estimer la durée du trajet. C'est en franchissant le hall de l'entrée du D5 que je peux lire l'heure sur l'horloge accrochée au mur qui me fait face. Il est donc 00 h 15 lorsque je passe les contrôles de rigueur. Tout diminué que je suis, je dois quand même subir ces derniers. Je suis en pleine possession de mes aptitudes pour mieux juger l'accueil qui m'est réservé.

Les surveillants et le personnel sont dans l'ensemble courtois. On me demande si je peux marcher sans assistance. Je réponds que c'est chose possible et me retrouve donc debout après que Georges m'a aidé à quitter le fauteuil roulant.

— Vous devez avoir froid, monsieur Kane ! me lance celui

chargé de « la fouille au corps ».

— J'ai froid en effet, monsieur.

— Vous avez reçu des vêtements.

— Merci, monsieur.

— C'est bon ! Soyez sage et ne nous compliquez pas la vie, monsieur Kane !

J'acquiesce et lentement je passe le portail pour m'acheminer vers ma prochaine destination : l'infirmerie où Georges et le médecin m'attendent. Ce dernier tapote le lit, le sourire aux lèvres. Ce n'est qu'à cet instant que je le regarde mais sans grande attention. Il n'a rien de remarquable. Pour moi, il s'agit d'un énième visage de *blanc* ayant le pouvoir de me rendre la vie infernale ou alors d'adoucir mon séjour dans cet univers carcéral. Je me rappelle qu'à cet effet, il n'a jamais eu de comportement hostile à mon égard. Je me rappelle aussi qu'il est le complice des « complices » de mon avocate et de ce Tabourneau de *quelque chose*. Est-ce suffisant pour que je lui fasse confiance ?

J'ai été trahi plus d'une fois par ceux que je considérais comme des amis, des frères. Toujours prisonnier de mes pensées décousues, j'obéis au médecin et m'avance vers le lit sur lequel repose un pyjama. Celui-ci m'appartient. Indubitablement. Je l'enfile sous le regard attentif des deux hommes. Aucune parole n'a été libérée. C'est moi qui romps le silence en déclarant :

— J'ai faim. Est-il possible…

— Bien sûr ! Exceptionnellement, tu as droit à un plateau repas ici. Il va t'être apporté après que j'ai fini de t'examiner.

L'intervention vient du médecin armé de son tensiomètre et de son stéthoscope. Il est passé du vouvoiement formel au tutoiement avec une aisance surprenante. Maître Bello-Maïgari et le commissaire divisionnaire m'ont dit que je ne devais pas focaliser mon attention sur des « vétilles ». Pour ma part, j'estime qu'il est impératif de justement porter ma réflexion sur ces « vétilles », pour mieux cerner mes interlocuteurs, notamment ce médecin qui m'ausculte, tout en me parlant comme à une

vieille connaissance.

Je dois comprendre !

Il prend le pouls, écoute les battements de mon cœur, observe le dilatement de mes pupilles et m'ordonne de faire quelques autres gestes pour établir son diagnostic final. Le résultat lui paraît satisfaisant. Il adresse un signe à Georges qui sort de la poche de sa veste médicale un flacon.

— De la part de Kawzar, me dit gravement l'infirmier.

— Pour rappel, c'est la potion que tu as bue avant ton combat qui a préservé tes fonctions vitales. Sans cette boisson, tu n'avais aucune chance de t'en sortir vivant Jibril. Alors, prends aussi celle-ci avant ton repas. Sais-tu comment je m'appelle ?

Je secoue lentement la tête, trop surpris par la confidence du médecin.

— Pourtant mon nom a dû être prononcé plus d'une fois et je me suis présenté à toi lorsque tu as été admis à l'infirmerie.

— Je suis désolé, docteur. J'ai quelques soucis avec ma mémoire et une fâcheuse tendance à oublier les noms.

— Michel Jacquemin.

Mon sursaut est si vif que j'ai failli me lever du lit. Les deux hommes m'observent et dans leurs regards, la même lueur de compréhension, le même désir de m'aider à renouer au plus vite avec mes souvenirs, pour ma propre survie. Comme me l'a dit maître Bello-Maïgari, je vais finir par trouver leurs propos logiques et utiles, au fil du temps. Si Hari n'avait pas évoqué Édouard Jacquemin des heures plus tôt, je n'aurais jamais établi le lien avec le Dr Michel Jacquemin. Je dois reconnaître que j'ai fait preuve de mauvaise foi en estimant que ce praticien n'avait rien de remarquable. Il s'est agi là d'un ultime rempart contre toute faiblesse susceptible de m'amener à sympathiser avec les représentants de ce peuple que j'ai pris en grippe. Mon ressentiment est d'autant plus profond qu'il me ramène, bien malgré moi, dans ce passé rempli de souvenirs abominables.

Je suis alors contraint de mieux l'observer. Il doit avoir une quarantaine d'années. Même si les traits de mon premier

sauveur se sont estompés dans ma mémoire, je les retrouve sur ce visage qui me fait face.

— Édouard Jacquemin est mon frère aîné. L'ennemi contre lequel nous nous battons n'est ni *Blanc* ni *Noir.* Alors ne te trompe pas d'adversaire. Je te revois dans deux jours. Georges va être remplacé par un autre infirmier. Celui-là n'a rien à voir avec nous. Il travaille pour le *Système*. Nous devons respecter les rouages de ce dernier comme tu dois t'en douter. Voilà pourquoi Kawzar n'a pas pu empêcher ton agression. Une deuxième est en cours de préparation. Mais elle est d'une autre nature. Sois vigilant et ne t'attarde plus sur des « vétilles ». La *Guerre indicible* qui se déroule en ce moment n'est pas un combat de *Blancs* contre les *Noirs* et les *Arabes.* C'est exactement ce que les responsables de ce *Grand conflit* essaient, par tous les moyens, de nous faire croire. Tu as eu assez d'éléments et de preuves pour le comprendre. Kawzar, Ralph et moi ne sommes-nous pas des exceptions devant t'inciter à changer la direction prise par ta réflexion profonde ? Bonne nuit, Jibril !

Michel Jacquemin n'attend pas ma réponse pour quitter l'infirmerie. Georges, les mains enfoncées dans les poches de sa blouse, me dévisage d'un air grave.

— Pour un surdoué, tu es sacrément lent, obtus et enfantin ! Dépêche-toi d'assumer ton destin et arrête de te poser en victime ! Tu es responsable de tout ce qui t'arrive Jibril Kane. Ton plateau-repas arrive. Bois ta potion. Je dois récupérer le flacon.

Je ne lui oppose aucun argument et me contente d'obéir. Je vide le récipient et le lui remets. Le gardien entre dans la pièce avec le plateau. Il nous salue d'une voix alerte et pose sa charge sur la table avant de s'en aller. J'ai avalé tout le contenu sans prendre le temps de digresser sur les aliments ou sur leur saveur. Même après ce repas, ma faim persiste. Georges, assis durant ma restauration devant le petit bureau, se lève et me cède un paquet de biscuits. Je le remercie.

— Je suis de garde cette nuit. Comme te l'a confié Michel, un autre infirmier me remplace dès demain matin. Revoyons-nous

dans une semaine. J'espère que tu mettras ce temps à profit pour retrouver tes souvenirs et t'engager dans ce combat en faisant abstraction des clivages imposés entre les peuples en fonction de la couleur de leur peau, de leur culture et de leur religion. Ce sont des références dérisoires et limitatives. Sois à la hauteur de la réputation que tu t'es forgée après ton agression. La potion n'a servi qu'à te garder en vie. Le reste est ta propre œuvre. Bonne nuit, Jibril.

— Merci, Georges. Bonne nuit.

L'aube est bien levée, tout comme moi quand Georges pénètre dans l'infirmerie. Il a troqué sa veste d'infirmier pour une tenue de ville. Tout de noir vêtu, je constate qu'il n'est pas aussi mince que je l'avais cru. Ces détails que d'autres qualifient de « vétilles » sont pour moi indispensables dans la compréhension des Hommes et des choses. Sans doute aussi que ma longue pratique des sports de combat et de défense m'a appris à juger un potentiel adversaire par sa carrure et son expression. Georges présente une musculation certes peu développée mais appréciable pour m'indiquer qu'il est un pratiquant assidu de sport et probablement d'arts martiaux. Le col roulé uni qu'il porte est assez révélateur et il tient son blouson également noir dans sa main gauche.

— Bonjour Jibril. Nous sommes le 14 décembre et il est 6 h 30. Ta deuxième agression a lieu ce soir.

— Mais pourquoi le personnel pénitentiaire laisse-t-il les prisonniers se faire agresser sans intervenir ?

— Parce que la plupart du temps, il ne le sait pas. Tu n'as toujours pas compris que nous disposons de ces informations parce que notre réseau d'espionnage est efficace ? Réveille-toi !

Pour la première fois, j'éprouve du regret par rapport à ma piètre connaissance du milieu carcéral, mais aussi et surtout pour mon incapacité à établir de simples connexions entre deux

faits, deux informations. Les confidences de Ralph Tabourneau me viennent à l'esprit. Je regarde franchement Georges tout en me souvenant que le commissaire divisionnaire me l'a présenté comme faisant partie de leur équipe, autrement dit l'espion à l'intérieur de la prison. Alors naturellement j'établis le lien en énonçant la vérité qui jusque-là m'avait échappé.

— Inspecteur ou commissaire ? Quel est votre grade Georges ?

— Ni l'un ni l'autre. J'appartiens bien aux forces de l'ordre de ce pays mais pas dans la police. Lorsque tu sauras qui est Ralph, il faudra qu'à ce moment-là tu sois en possession de toutes tes capacités, autrement le choc pourrait t'être fatal. Je pèse mes mots.

Je hoche lentement la tête. Je sais sans l'ombre d'un doute que je suis un pion dans un jeu dont j'ignore encore les règles. Si complot ou combat il y a, je fais également partie intégrante de ce dernier. Il est donc temps pour moi d'amasser le maximum d'informations en étudiant, avec une attention rigoureuse, mes alliés déclarés et mes ennemis de l'ombre.

— Tabourneau, Bello-Maïgari, Sory Kamara, Kawzar, Aberkane, Jacquemin et toi appartenez, je suppose, à une organisation sûrement officieuse en lutte contre cet ennemi commun intouchable n'ayant rien d'humain, c'est bien cela ?

— C'est simpliste comme raisonnement mais acceptable.

— Depuis mon arrivée en France, j'ai fait l'objet d'une surveillance constante par votre organisation, est-ce exact ?

— Le raccourci est logique. Il faut simplement y ajouter l'*autre* organisation également officieuse dirigée par notre ennemi commun.

— Ma femme est morte par ma faute, n'est-ce pas ?

— Reformule ta question afin que la réponse te paraisse clairement.

— A-t-on tué ma femme pour m'atteindre ?

— Ta femme est morte pour deux raisons : la première, évidente, est qu'accusé de ce meurtre tu sois à ton tour tué ou neu-

tralisé. C'est le but de notre ennemi. La deuxième est que cet assassinat *doit te réveiller* du long sommeil dans lequel tu te complais depuis plusieurs années, malgré les épreuves qui ont jalonné ta vie d'immigré clandestin.

— Le réveil… J'ai en effet l'impression de m'éveiller d'un long songe pour plonger dans un cauchemar sans fin.

— La situation est bien résumée. Ce soir, prépare-toi pour ton deuxième combat. Il est prévu que tu regagnes ta nouvelle cellule avant le déjeuner. Tu as droit à une dernière faveur. Le petit-déjeuner te sera servi ici. La nouvelle équipe prend le relais à 8 heures. Ils sont tous hors de notre bataille commune et endormis. Je fais la passation avant de m'en aller. Nous disposons donc toi et moi d'une heure pour t'instruire sur certains points importants.

— Qui est Kawzar ?

— Tu le découvriras bientôt.

— Comment Aberkane peut-il faire partie de votre réseau ? J'ai connu cet homme et à l'époque il ne m'a pas semblé posséder des idéaux élevés pour défendre une cause, sauf bien sûr, celle liée à sa religion et à son peuple contre le mien.

— Te voilà de nouveau prisonnier des apparences et des stéréotypes forgés pour dominer et aliéner l'humanité.

— Pourquoi Aberkane ?

— Pourquoi toi ?

— Est-ce ainsi que nous allons gaspiller ces précieuses minutes ?

— J'en ai bien peur, surtout si tu t'escrimes à poser des questions aussi superficielles.

— Tabourneau s'est présenté comme un très vieil ami de mon avocate. Dis m'en plus sur leur relation.

Le rire de Georges ne me surprend pas. Je souris parce que j'ai conscience que ma requête basiquement comprise peut laisser penser que j'ai des vues sur maître Bello-Maïgari. Ce qui en réalité est loin d'être le cas.

— Je suis également un très vieil ami d'Hari. Kawzar et

Michel aussi. Mon vieux, te voilà confronté à de redoutables rivaux. Reformule donc ta demande.

— Nul besoin de revenir sur le sujet. Tu t'es mépris sur ma question. As-tu des conseils à me donner sur le combat que je dois livrer ? Et la potion bue ce matin est-elle conçue pour m'empêcher d'être tué ?

— Tu ne risques pas véritablement ta vie. Même s'ils vont te sembler impressionnants et déterminés, tu es assez fort pour les neutraliser. Tu as le cœur solide et assez de maîtrise pour que ce séjour te soit bénéfique. Alors cesse de réfléchir comme le commun des mortels et prétends à une meilleure compréhension des choses. Tu es un être exceptionnel. Prends-en conscience et bascule du côté des prédateurs. Tu n'as jamais été une victime comme tu te plais à le croire. Toutes tes expériences ont soigneusement été planifiées par toi-même. Change la direction de tes pensées. Mets-toi au centre de tes préoccupations et aligne tes pions. C'est toi le maître du jeu.

— Que de belles paroles ! Comment ai-je pu planifier ma propre déchéance, mes longues tragédies, mes douleurs et mon emprisonnement ? Suis-je un masochiste qui s'ignore ? Je n'adhère pas à ta vision de ma vie ! Je ne suis coupable d'aucun crime ! Hari, Aberkane et toi collaborerez avec nos oppresseurs communs. Et nous savons qui ils sont. Ne m'entraînez pas dans un combat nébuleux et utopique entre deux forces occultes alors que chaque jour, dans ces pays froids, nous subissons l'oppression, la discrimination et l'isolement par parcage ciblé. Nous sommes considérés comme des misérables fuyant, pour la plupart, la pauvreté de leur continent. Nulle considération pour nous ! J'ai été agressé par cinq natifs de ce pays. J'ai subi de leur part des insultes et des coups, le quotidien de presque tous les Africains en Europe. Comment osez-vous me demander d'*oublier* le combat pour ma dignité et d'adhérer à votre idéologie ? J'ai vu trois maîtres *Blancs* donner des ordres et manipuler quatre *esclaves* africains. Kawzar, Tabourneau et Jacquemin, même dans votre pseudo organisation, demeurent les maîtres.

Bello-Maïgari, Aberkane, toi et Sory Kamara travaillez sous leurs directives. Ils dictent les ordres et vous obéissez. Alors de grâce ! Je ne veux qu'une chose : me battre pour prouver mon innocence et retrouver par tous les moyens les assassins de ma femme ! Pouvez-vous au moins m'aider dans ce sens sans vouloir m'impliquer dans des complots insensés ?

Georges m'a écouté sans m'interrompre. Il s'incline à la fin de ma diatribe et me répond sans aucune émotion.

— Nous t'aiderons selon ta volonté. Nos maîtres *Blancs* aussi t'apporteront leur soutien.

— Je décline leur offre ! Dites bien à Kawzar que je ne boirai plus aucune de ses potions ! Je lui suis déjà redevable de bien trop de choses. J'ai peu de chance de revoir Tabourneau et Jacquemin, alors faites-moi confiance ; j'userai de toutes mes capacités pour les éviter. Bello-Maïgari est capable d'assurer ma défense et de gagner ce procès.

— Hari dispose en effet d'assez de ressources pour cela. Je transmettrai ton souhait aux concernés. Qu'en est-il d'Aberkane ?

— J'aviserai selon l'urgence de la situation. De son propre aveu, il a une dette d'honneur envers moi. Il la remboursera donc en m'aidant ici.

Georges s'incline de nouveau. Un sourire pour le moins incongru flotte sur ses lèvres. Son regard pétille et c'est bien de la joie que je lis sur ses traits. Comment peut-il être aussi insouciant alors que j'ai éventré leurs intentions ? Il regarde sa montre et me dit :

— L'heure de notre séparation approche. Je suis heureux que tu aies retrouvé ta pugnacité et tes capacités cognitives. Il est inutile que je démente ton analyse puisque tu n'es pas disposé à abandonner ton vieux cheval de combat. Je souhaite que tu trouves par toi-même les réponses nécessaires à ta survie et à ton *Réveil*. Jibril, tu refuses de te réveiller malgré les blocs de glace que tu reçois. Tu continues de les considérer comme le fruit putréfié de la civilisation occidentale. Crois-tu avoir plus souffert que nous autres dont les ancêtres furent réduits

en esclavage avec, quelquefois, la complicité de leurs propres peuples ? Voudrais-tu que je te tienne pour responsable de notre longue nuit de servitude parce que tu es le descendant de ces aïeux ayant participé, de gré ou de force, à la déportation des leurs ? Sommes-nous sur le même fil de la destinée ? Songes-y, je t'en prie, lorsque tu placeras tes pions en bataille rangée *noirs* contre *blancs.* Je t'offre mon expertise de joueur d'échecs si tu éprouves l'envie, à ta sortie, de contacter le descendant d'*esclaves* que je suis. Bonne journée, Jibril. Que la *Source* t'assiste et te guide.

Comme Michel Jacquemin, il n'a pas attendu ma réplique. Je l'entends échanger des mots avec un nouvel arrivé. Leur entretien dure plusieurs minutes. Je suis de nouveau plongé dans la plus totale des expectatives. Mon bel édifice vient d'être ébranlé dans ses fondements par trois questions que la plupart des Africains du continent n'ont jamais voulu se poser. Qu'elle est donc notre responsabilité dans la déportation des nôtres en Orient et aux Amériques ? Pourquoi me préoccuper de telles données alors que ma propre situation requiert toutes mes forces ? Lorsque j'émerge de ce tumulte intérieur, deux personnes sont dans l'infirmerie. Il s'agit du remplaçant de Georges et d'un employé qui m'apporte mon petit-déjeuner.

L'infirmier qui se prénomme Stéphane prend mon pouls, me pose les questions réglementaires et m'annonce que je peux regagner ma cellule. J'avale mon petit-déjeuner sans m'attarder à apprécier ses composants.

À 9 heures, deux gardiens envahissent l'espace. Après de brèves salutations, ils m'ordonnent de les suivre. Notre marche prend fin devant une aile qui m'est inconnue. La porte de la cellule est ouverte. L'espace me paraît bien plus grand. Deux lits à étage y sont disposés. Il comporte également un lavabo, un coin WC, une table, quatre chaises, des étagères et même deux placards. Les lieux sont vides. Une appréhension légitime m'envahit. Qui sont mes colocataires ? Sont-ce mes futurs adversaires ? Comment vais-je m'en sortir s'ils décident de m'attaquer pen-

dant mon sommeil, lorsque nous sommes cloîtrés pour la nuit ?

Je ferme un instant les yeux, oppressé. Je ne me défends plus d'éprouver de la crainte pour ce qui pourrait m'arriver dans ce nouvel environnement. En aucun moment, il ne me vient dans l'idée de poser des questions aux gardiens. Au demeurant, leur attitude est dissuasive. Visages fermés, le maintien raide, ils expriment, par leur silence, la même hostilité que Souchard et Grandjean.

Dans le milieu carcéral, la solidarité entre le personnel pénitentiaire est une évidence somme toute logique. Nous sommes des criminels, de dangereux individus, des prédateurs sans morale, nuisibles à la société. Pour nous tenir loin de nos honorables semblables, ils se dévouent, au péril de leur santé et parfois de leur vie. Voilà le tableau idyllique d'une vie de gardien de prison tel que le commun des mortels et moi, avant de basculer de l'autre côté, le peignons, sans nous interroger sur les véritables motivations de ces hommes et de ces femmes.

Malheureusement, comme ceux qu'ils sont censés surveiller et contenir dans les normes fixées par l'État, ils portent en eux une part d'ombre très souvent maîtrisée, mais qui peut conduire une minorité significative à basculer. Ils deviennent alors des tortionnaires physiques, psychologiques, des complices de maltraitance, d'agressions mortelles, surtout lorsqu'ils finissent par se convaincre que certains prisonniers, auteurs de crimes certes atroces, ne méritent pas de vivre. Ils revêtent alors l'habit du justicier en ignorant ou en minimisant les violences carcérales, les déviances à peine concevables de cette population marginalisée.

Bien plus tard, je pourrai estimer à sa juste valeur l'abnégation des gardiens de prison. Mais pour l'heure, mes sentiments à leur égard sont loin d'être charitables. Muni de mon sac de vêtements passé au peigne fin, je pénètre dans la cellule obéissant à l'ordre émis d'un ton sec par l'un des geôliers. De sa matraque, il me désigne l'un des lits supérieurs. Un rapide coup d'œil me suffit pour déterminer qu'il est le seul inoccupé, puisque les trois autres sont dressés. Sur le mien, l'oreiller réglementaire,

deux paires de draps bleus, une couverture et une taie.

— Range tes affaires dans le placard droit !

De nouveau, je consens. Le donneur d'ordre est à mes côtés. Il ouvre le meuble incrusté au mur, inspecte l'intérieur, puis d'un hochement de la tête, il m'invite à y déposer mes effets en m'enjoignant sèchement de montrer chaque pièce avant de la ranger. L'opération prend cinq minutes. Toujours sous leur regard acéré je dresse mon lit.

— Tu vas rejoindre les autres dans la cour !

Nous voilà repartis dans l'autre sens. Nous avons franchi des couloirs, dévalé des escaliers, longé des salles, croisé des prisonniers, des gardiens et autres membres du personnel avant de déboucher dans l'espace à ciel ouvert cerné de hauts murs et dominé par des guérites occupées par des gardiens armés. Mes accompagnateurs me confient à l'un de leurs collègues et s'en vont enfin. Celui-ci m'entraîne dans la cour.

— Tu connais les règles, Kane ! Alors respecte-les et ne crée pas de problèmes. Tiens ! L'un de tes amis est de l'autre côté. Il te suffit de traverser la cour pour le rejoindre.

Il émet un ricanement dont je ne m'explique pas la raison avant de repérer l'ami en question, tout en évaluant la distance qui nous sépare. Est-ce déjà leur plan pour m'impliquer dans une bagarre préméditée ? Lentement, je quitte l'ombre du porche. L'air est glacial. Le ciel gris rend l'atmosphère encore plus lugubre. Je parcours d'un regard morne cette masse de prisonniers qui se divise en plusieurs camps, selon les affinités et les habitudes communes. J'enfonce profondément mes mains dans les poches de mon blouson. Mon pas mesuré me conduit à proximité d'un groupe de détenus.

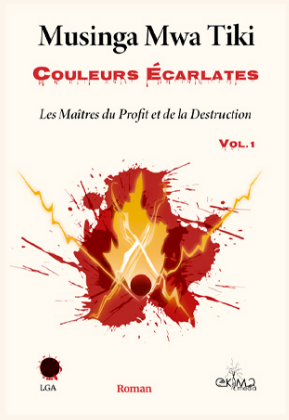
— Eh ! Kane ! me lance l'un d'eux d'une voix forte.

J'amorce une manœuvre de retraite, décidé à retourner à l'intérieur pour éviter la confrontation. Je me heurte au gardien qui me dit d'une voix sans réplique :

— Interdiction de rentrer ! Tu restes dehors comme les autres jusqu'à 11 h 45 ! S'ils t'embêtent, sers-toi de tes poings champion !

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir ce présent extrait et espérons, de nouveau,vous revoir sur notre site



1999, dernière année d'un XXe siècle particulièrement éprouvant et déterminant pour l'humanité en général et pour l'Afrique en particulier, est marquée, pour Jibril Omar Kane, par une tragédie qui l'oblige, une fois de plus, à déployer toutes ses ressources afin d'échapper au terrible chef d'accusation qui pèse sur sa vie. Désigné coupable du meurtre de sa femme, il se retrouve à Fleury-Mérogis.

Après avoir péniblement dressé le grand tableau de ses aspirations dans ***Peintures en esquisses***, Jibril réalise qu'il lui faut désormais y introduire des **Couleurs Écarlates**, générées par son *Réveil*, réalisé grâce à sa rencontre avec d'étranges détenus, au service de l'*Institution*, organisation secrète, qui se dit garante de toutes les libertés d'une humanité dominée, abêtie et appauvrie par ***Les Maîtres du Profit et de la Destruction.***

Confronté à des vérités inconcevables, désireux de prouver son innocence et surtout, déterminé à retrouver les assassins de sa femme, Jibril devra croire à l'incroyable et accepter l'aide de l'*Institution*. Mais a-t-il fait le bon choix ?

Musinga Mwa Tiki, avec sa plume inimitable, parcourt les couloirs cachés de la destinée des peuples. Ce premier volume de la trilogie **Couleurs Écarlates**, entraîne le lecteur dans des aventures ahurissantes, où toutes les barrières, érigées par les croyances et les systèmes qui nous gouvernent, s'effondrent. Maîtresse dans l'art de mêler le fantastique à la réalité apparente, l'histoire humaine à celle des autres univers, l'auteur continue de délivrer son message, à savoir que nous ne sommes pas les seuls habitants de la Terre et qu'il est temps que nous en prenions conscience.